3 1761 07988627 1

Frappa, Jean Jose
Match de boxe

PQ
2611
R328M3

N° 37.

Prix : 0.75
Avec le n° correspondant du "Monde Illustré".

JEAN-JOSÉ FRAPPA et HENRY DUPUY-MAZUEL

# MATCH DE BOXE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois au Théâtre des Variétés
le 22 Août 1912.

Marcel FABRE et Henry DUPUY-MAZUEL

# L'INTRUS

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois au Théâtre des Variétés, le 22 Août 1912

ÉDITION
DU
MONDE ILLUSTRÉ
13, Quai Voltaire — PARIS

*Supplément gratuit au n° 2944*
du MONDE ILLUSTRÉ
30 AOUT 1913

# LES SUCCÈS AU THÉATRE

## "Match de Boxe" et "L'Intrus", aux Variétés

Je me rappellerai toujours ma première promenade avec Frappa. Nous allions des Variétés à l'Opéra, en suivant les boulevards. Il pouvait bien être quatre heures de l'après-midi, et, sans nous soucier outre mesure du soleil ardent de juillet, nous parlions « théâtre ». Je connaissais très peu l'auteur de « *Dernière Heure* » et c'est par le plus inattendu des hasards, et le plus heureux, que nous nous étions rencontrés à cette époque, et en plein centre de Paris. Je venais de voir de Max aux Variétés et il se trouvait qu'à ce moment là, le grand artiste avait le désir de jouer une pièce se passant dans les milieux si intéressants de la boxe. Même, il avait bien voulu me prier de voir, si, parmi les auteurs encore à Paris, il n'y en aurait pas un qui aurait dans ses cartons un manuscrit traitant le sujet désiré.

Nous étions à ce moment là au coin de la rue Drouot et je racontais la chose à Frappa, en lui demandant s'il ne pourrait pas me fournir quelques renseignements intéressants.

— Une pièc sur la boxe, attendez donc !

Il y eut un silence, pendant lequel je me réjouissais de cette rencontre, d'où allait sortir, d'après l'exclamation qui venait d'échapper à mon aimable confrère, l'indication que je cherchais vainement depuis la veille.

— Vous souvenez-vous d'un petit acte qui a été joué autrefois au Palais-Royal et qui s'appelait «Knock-out?»

— Oui, pourquoi?...

— Eh bien, c'est moi qui en suis l'auteur. J'ai été le premier à faire jouer une pièce sur les boxeurs.

— Allons donc !

Brusquement, sans raisons bien définies, guidé par cet instinct merveilleux qui, souvent, nous sert mieux dans la vie que de longues heures de réflexion, je venais de songer à une chose qui me parut excellente. Si nous faisions la pièce ensemble !

Je proposais mon projet. Frappa sourit. « Si je vous disais que je viens d'avoir la même idée, vous ne me croiriez pas ! » Et nous sommes restés là, au bord de ce trottoir, bousculés par les rares passants, qui, pressés de fuir la chaleur nous regardaient surpris, — à penser à cette collaboration si soudaine et qui, cependant, nous paraissait devoir être non seulement viable, mais heureuse !

— Seulement, voilà, ajoutai-je au bout d'un instant, pour que la chose aboutisse, il y a une condition.

— Laquelle?

— Il faut que la pièce entre en répétitions dans dix jours !

— Comment !

Du coup, Frappa avait sursauté. Puis il se mit à rire, croyant que je plaisantais. J'eus beaucoup de mal à faire prendre au sérieux cette exigence.

— De Max ne cherche pas une pièce à faire. Il veut une pièce toute faite. Il n'y a pas à sortir de là.

Frappa ne riait plus, il réfléchissait.

— J'avoue, dis-je encore, que l'entreprise est hasardeuse, et, pour ma part, je me déclare incapable de la tenter seul, mais, à deux !

— Evidemment. Ecoutez donc, la nuit porte conseil. Cherchez de votre côté un sujet, remuez des idées, moi, je vais fouiller mes cartons, et, demain matin, nous déjeunerons ensemble. Nous nous communiquerons le résultat de nos recherches et de nos réflexions et nous prendrons une décision.

— Si vous voulez. Entendu. A demain !

— A demain !

Et le lendemain, nous avons commencé la pièce ; dix jours après, elle était terminée, lue et reçue.

Voilà ce que fut le départ d'une collaboration que la chance, veut bien favoriser et surtout d'une amitié qui donne à cette union de travail, une valeur inappréciable. Une seule chose nous embarrassait : le titre ! Il fallait, à la fois, justifier la situation dramatique de l'œuvre et le milieu spécial que nous avions étudié. Pendant de longs jours, on fut hésitant. Finalement, De Max proposa *Match de Boxe*, titre qui réunissait les deux conditions. Il fut accepté d'enthousiasme et eut en plus le don heureux d'attirer le public.

De Max a monté cette pièce avec une originalité, un souci des moindres détails, un sens de la vie et par-dessus tout, un amour du théâtre et une maîtrise dramatique qui ont provoqué perpétuellement notre admiration ravie. Cependant, les journées étaient rudes. On travaillait l'après-midi, et le soir, et la chaleur; la lourde chaleur d'août envahissait, malgré les précautions prises, le plateau où nous répétions. Mais le génial artiste avait un tel entrain, excitait si bien les amours propres, montrait une si joyeuse humeur, qu'on finissait par oublier et la fatigue et la température, pour se donner tout entier au travail.

Puis, vers quatre heures, il coupait la répétition par un repos de quelques instants. Il venait alors s'asseoir parmi nous aux fauteuils d'orchestre et c'étaient, tout en fumant des cigarettes, les anecdotes inépuisables, les idées originales sur l'art, les lettres, le théâtre et nous l'écoutions inlassablement avec le même intérêt. Il y avait cependant avec nous des figurants, des boxeurs, des machinistes, mais De Max savait trouver avec un rare bonheur les choses qui intéressaient tout le monde. Ces répétitions de *Match de Boxe* resteront dans ma vie d'auteur, un des souvenirs les meilleurs, un de ceux auquel on aime penser souvent et toujours avec un plaisir égal.

La « générale » approchait. Sur le plateau, le travail prenait cette fièvre spéciale qui marque la fin des répétitions. On avait maintenant décors et costumes. De Max, surmené, continuait malgré son labeur écrasant, à mener de front, avec un calme étonnant, ses fonctions de directeur et d'artiste. Enfin, le soir tant désiré et tant redouté arriva. A neuf heures, le rideau, lentement, se levait sur le décor du premier acte.

Qu'allait-il sortir de cette salle que la brusque extinction des lustres venait de plonger dans une pénombre peuplée de fantômes? Nous étions anxieux derrière les portants.

Sans trop de conviction, et à tour de rôle, nous répétions de temps en temps.

— Je suis certain que ça marchera.!

Je disais pour la troisième ou quatrième fois cette phrase, lorsque une voix tranquille nous fit retourner.

— Parbleu ! Pourquoi veux-tu que ça ne marche pas.

Souriant, une cigarette au coin des lèvres, coiffé d'une casquette élégante à carreaux blancs et noirs, un foulard de soie verte noué autour du cou, le corps enveloppé dans un ample manteau noir, de Max était derrière nous.

Sa présence, son air confiant, son calme nous remontèrent. Maintenant, nous commencions une conversation à voix basse, en souriant.

Soudain, un bravo partit, puis deux, puis dix, puis cent. La salle entière applaudissait. Des rires éclatants, vrais, des rires francs arrivaient jusqu'à nous.

Et, nous laissant là, de Max entra en scène.

Il est trop délicat pour moi de raconter en détail cette soirée. Les articles trop élogieux que nos aimables confrères ont bien voulu nous accorder et qu'on lira au bas de cette page, le diront mieux et avec une indépendance que je ne puis avoir étant moi-même en cause. Mais je ne peux pas passer sous silence le véritable triomphe et le mot souvent mal employé a bien ici toute sa valeur, que remporta de Max ce soir là. Ce fut une révélation, car le rôle de Roland Kinderley qu'il venait de créer avec une si prodigieuse vérité, avec une si intense émotion, marquait le début de l'illustre tragédien dans la comédie moderne et ce sera pour Frappa et moi une des plus grandes et des plus belles joies de notre carrière que d'avoir eu, pour notre collaboration, l'honneur d'un pareil début.

Les représentations furent interrompues à la cinquantième, et en plein succès, par le traité qui obligeait le théâtre des Variétés à reprendre, le 1er octobre, *Orphée aux enfers*. Malgré les démarches qui furent tentées, on fut obligé d'enlever la pièce de l'affiche, et celui qu'on a si justement nommé le Napoléon des tournées, Charles Barret, qui venait de l'acheter, la fit partir en province.

On la joue actuellement à l'étranger, et notamment en Italie où elle obtient s'il faut en croire les journaux de là-bas, un franc succès.

Et, dernièrement, comme nous parlions, Frappa et moi, de la publication

# MATCH DE BOXE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

DE

JEAN-JOSÉ FRAPPA et HENRY DUPUY-MAZUEL

*Représentée pour la première fois au Théâtre des Variétés*
*le 22 Août 1912*

A. DE MAX
*Au grand Artiste,*
*ses admirateurs.*
J.-J. F. H. D. M.

M. JEAN-JOSE FRAPPA

M. HENRY DUPUY-MAZUEL

ILLUSTRATIONS DE HENRY RUDAUX

Copyright by JEAN-JOSÉ FRAPPA et HENRY DUPUY-MAZUEL
*Tous droits réservés pour tous pays y compris la Russie.*

## PERSONNAGES

| | | |
|---|---|---|
| *Roland Kinderley*, américain | MM. | De Max. |
| *Marcel de Bellac* | | G. Lacroix. |
| *Jim Trimbel*, boxeur américain | | Mendaille. |
| *Phillip Blawett*, manager | | Rivers. |
| *André Fortin* | | B. Comolet. |
| *Edmond* | | De Canonge. |
| *Tristan* | | André Mayral. |
| *Roland Moolus* | | Jacquin. |
| *Lucie Ménard* | Mmes | Andrée Pascal. |
| *Yvette* | | Maud Gipsy. |
| *Suzanne* | | Yvette Nattier. |
| *Etiane* | | L. Lacroix. |

*Boxeurs, Soigneurs, Curieux, Spectateurs, Baigneurs.*

PQ
2611
R22H3
LIBRARY
APR 9 1974
UNIVERSITY OF TORONTO

# Match de Boxe

## ACTE PREMIER

*La salle du bar, au casino de Monville-sur-Mer ; vaste pièce donnant, par de larges portes vitrées, sur la promenade qui longe la mer.*

*A droite, un bar anglais, derrière lequel s'alignent des flacons multicolores, et devant lequel se haussent quelques chaises montées sur des jambes démesurées.*

*Sur les côtés de la pièce, des tables de café recouvertes de nappes.*

### Scène première

EDMOND, YVETTE, ÉLIANE

*Au lever du rideau, Edmond (le barman) essuie des verres, derrière son comptoir. A une table proche, viennent s'asseoir deux jeunes femmes, aux toilettes modestes et aux visages fardés, de celles-là qui exercent sagement et sans éclat la profession difficile de « fille de joie ».*

YVETTE. — Edmond !

EDMOND. — Mademoiselle?

YVETTE. — Donnez-moi un vermouth sec, s'il vous plaît... *(A son amie.)* Et toi, qu'est-ce que tu prends?

ÉLIANE. — Un Byrrh à l'eau de Seltz.

YVETTE. — Vous avez entendu, Edmond?

EDMOND. — Oui, Mademoiselle... voici... un vermout, un Byrrh !...

*(Il vient les servir.)*

YVETTE. — Edmond, je vous présente mon amie Éliane, qui vient d'arriver... C'est ma meilleure amie, je vous la recommande, Edmond ; faites pour elle comme pour moi. Prévenez-la si vous voyez une bonne occasion.

EDMOND. — C'est entendu.

YVETTE, *à Éliane.* — Donne ton adresse à Edmond.

ÉLIANE. — Je m'appelle Éliane, et je suis à la villa Léda.

EDMOND. — Villa Léda... Alors je vous ferai un signe, vous pouvez compter sur moi ; j'emploierai tous mes moyens pour vous procurer de la clientèle... Malheureusement, la saison s'annonce bien mal.

YVETTE. — Pour sûr !... Il y a rudement moins de monde que l'année dernière.

EDMOND. — Et la qualité n'a pas remplacé la quantité.

YVETTE. — Ça, c'est vrai !... Vous vous souvenez, Edmond, ce que c'était gai, l'an passé, à la même époque... il y avait le petit baron de Ropiquet ; Riton, le fils du banquier...

EDMOND. — Cette année, Ropiquet n'est plus baron.

YVETTE. — Allons donc?

EDMOND. — Il s'appelait Marbon et trichait au bac !... Quant à Riton, son père est en prison.

YVETTE. — Pas possible?

EDMOND. — Il avait une mine, alors il a sauté !

YVETTE. — Ce que c'est que la vie, tout de même!... Et le grand Russe !... vous vous rappelez... Oh !... comment s'appelait-il?

EDMOND. — Le Russe?

YVETTE. — Oui, celui avec qui j'ai tant couché... Oh ! c'est bête, je ne peux pas me souvenir de son nom.

EDMOND. — Le prince Bristoff?

YVETTE. — C'est ça !

EDMOND. — Oh ! un véritable homme du monde, celui-là ! à midi il était saoul !

YVETTE. — Comme un Polonais !

EDMOND, *fièrement.* — Et il se saoulait entièrement ici !... Cette année, ça n'est plus ça !

ÉLIANE. — On voit du monde, pourtant.

YVETTE, *péremptoire.* — Oui, mais ça n'est plus ça, ma petite ; tu ne peux pas savoir ce que c'était... *(Edmond a regagné son comptoir.)* Ça marche tout de même, la boisson?

EDMOND. — Mal, très mal !... Presque tous les baigneurs sont des gens de sport... la sale clientèle !

ÉLIANE. — Comment?

EDMOND. — Les gens de sport ne boivent pas, Mademoiselle.

ÉLIANE. — Pourquoi?

EDMOND. — Parce qu'ils ont trop soif !

ÉLIANE, *abrutie.* — Ah!

EDMOND. — Mais oui, ils ne boivent pas ; ils se désaltèrent, mais ils ne boivent pas : ils prennent un citron pressé, un soda : il y en a même qui demandent de l'eau d'Évian... c'est une pitié... Vous me croirez, si vous voulez, je n'ai pas fait six cocktails, depuis que je suis ici !

YVETTE. — Non?... Eh bien, vrai, en effet, ça ne marche pas, la boisson !

EDMOND, *rendant la politesse.* — Et l'amour?

YVETTE. — Oh ! c'est la même chose... on ne gagne pas sa vie... Il faut travailler au rabais.

EDMOND. — Sale époque !... Tous les commerçants se plaignent.

YVETTE. — Ce qui nous tue, nous autres, c'est la concurrence. Pour dix voyageurs qui débarquent à Monville-sur-Mer, il arrive quatorze demi-mondaines.

EDMOND. — C'est vrai !... il y a plus de cocottes, ici, que de moustiques !

*(Plusieurs jeunes femmes, aux robes voyantes et modernes, passent en riant sur la terrasse.)*

ÉLIANE. — Tiens, en voilà encore, des nouvelles.

EDMOND. — Oh ! non, non, Mademoiselle, vous faites erreur... Ça, ce sont les jeunes filles du monde !

YVETTE. — Autre concurrence !

ÉLIANE. — Quoi?... les jeunes filles aussi?

YVETTE. — Parbleu !... Va te promener, le soir, derrière les cabines, tu verras à quoi elles s'occupent, ces demoiselles... C'est une concurrence déloyale !

ÉLIANE. — Oui... mais ça n'est pas de l'ouvrage complet !

YVETTE. — Évidemment c'est de l'ouvrage d'amateur ; mais ça empêche, tout de même, les professionnelles de travailler.

EDMOND. — Bien sûr... C'est ce que disait un peintre qui vient ici : un mauvais portrait d'amateur prend tout de même la place d'un bon.

## Scène II

LES MÊMES, MARCEL DE BELLAC.

*Un jeune homme très élégant entre en coup de vent.*

MARCEL. — Dites-moi, Edmond, vous n'avez pas vu M. Kinderley?

EDMOND. — Non, monsieur le comte.

MARCEL. — Où, diable, est-il passé ; voilà bien vingt minutes que je le cherche.
*(Il sort par le fond, l'air contrarié.)*

## Scène III

LES MÊMES, moins MARCEL.

ÉLIANE. — Qui est ce beau garçon?

EDMOND. — C'est M. le comte Marcel de Bellac ; mais, vous savez, avec celui-là, il n'y a rien à faire.

YVETTE. — Absolument rien, et c'est dommage, car il est riche.

ÉLIANE. — Il est vertueux?

EDMOND. — Non, amoureux

ÉLIANE. — C'est pis!

YVETTE. — Il ne regarde jamais une femme, pas plus d'ailleurs que son inséparable : Roland Kinderley !

ÉLIANE. — Kinderley, l'américain milliardaire?.. Il est ici?

EDMOND. — Parfaitement !

ÉLIANE. — Mais dis-donc, Yvette, avec celui-là, en s'y prenant adroitement, on pourrait peut-être ..

YVETTE. — Impossible !

ÉLIANE. — Pourquoi?

EDMOND. — Il est amoureux !

ÉLIANE. — Aussi?... C'est donc une épidémie?

EDMOND. — Et ce qu'il y a de plus fort, c'est qu'ils aiment la même femme : Mlle Lucie Ménard.

YVETTE. — Ce qui explique pourquoi on les voit toujours ensemble.

EDMOND. — Parbleu, ils se surveillent... Ils ont toujours peur que l'un profite de l'absence de l'autre.

ÉLIANE. — C'est roulant... Ils doivent se détester !

EDMOND. — Ils n'en ont pas l'air.

## Scène IV

LES MÊMES, MARCEL, puis SUZANNE et ANDRÉ.

MARCEL, *entrant par le fond.* — Il n'est pas sur la digue !... *(Il traverse la scène pour sortir de l'autre côté ; à ce moment, il se heurte à une jeune fille qui entre avec un jeune homme.)* Tiens !... Suzanne !... Bonjour, ma petite cousine ; vous allez bien?

SUZANNE. — Fort bien, mon beau cousin... Et vous?

MARCEL. — A merveille !... Et toi, André?... je suis content de te voir, mon vieux...
*(Il veut sortir, mais Suzanne reste devant la porte.)*

ANDRÉ. — Oui... mais tu veux filer !

MARCEL. — Excusez-moi, mais...

SUZANNE, *sans bouger.* — On ne vous a pas beaucoup vu à la maison Marcel, depuis notre arrivée... soit dit sans reproche.

MARCEL. — En effet, et j'en suis le premier puni, mais...

SUZANNE. — Voilà une chose que vous me permettrez de ne pas croire.

MARCEL. — Vous aurez tort.

SUZANNE. — Alors, qui vous empêche de venir?

MARCEL. — Le devoir !

SUZANNE. — Oh ! oh ! comme il a bien dit cela: le devoir !... Votre devoir consiste à accompagner partout Mlle Lucie Ménard.

MARCEL. — Justement !... c'est-à-dire... non, pas le devoir... mais enfin... le... la...

SUZANNE. — Vous barbotez, mon beau cousin... Seulement, à présent, puisque je vous tiens, je ne vous lâche plus !... vous allez venir jouer au tennis avec nous.

MARCEL. — Je suis au regret... mais je ne peux pas, en ce moment.

ANDRÉ. — Voyons !... tu as quelque chose à faire?...

MARCEL. — Je cherche Kinderley !

SUZANNE. — Ah ! alors...
*(Elle s'écarte de devant la porte.)*

ANDRÉ. — Kinderley?... tu ne le trouveras pas ici... je l'ai vu passer à cheval, il y a une heure, environ.

MARCEL. — Seul?

ANDRÉ. — Non, avec Lucie Ménard.

MARCEL, *bondissant.* — Avec?... Sapristi, que ne le disais-tu plus tôt... Sur quelle route?

ANDRÉ. — La route de Dieppe.

SUZANNE, *rageuse.* — De Dieppe !

MARCEL. — Oh, par exemple !... Excusez-moi, j'ai quelque chose de très urgent à lui dire... A bientôt, petite cousine ; au revoir, toi !
*(Il sort comme un fou.)*

## Scène V

LES MÊMES, moins MARCEL.

ANDRÉ, *regardant au dehors.* — Comme il court ! comme il court !... Ah ! ah ! il n'y a pas d'erreur, il aime cette Lucie Ménard.

SUZANNE, *pâlissant.* — Ah !... vous croyez?...

ANDRÉ. — Sûrement !... *(Voyant le visage décomposé de la jeune fille.)* Mais qu'avez-vous?... Oh ! vous savez, j'ai dit cela, sans réfléchir... Il a de l'amitié pour elle ; c'est une camarade d'enfance, leurs pères étaient des amis fraternels, officiers tous les deux, les gosses ont été élevés ensemble... Et puis, Lucie Ménard, orpheline de bonne heure, élevée par une sœur de son père, a des allures très américaines : il éprouve du plaisir, à sortir avec elle ; mais... de là...

SUZANNE, *qui s'est enfin ressaisie.* — Pourquoi vous reprenez-vous ainsi, André?

ANDRÉ. — Je ne sais pas, il m'a semblé que vous aviez du chagrin.

SUZANNE, *plastronnant.* — Du chagrin?... moi?... Mais vous êtes fou, mon ami ; où avez-vous été chercher cela?... Allons, retournons au tennis ; ce doit être à nous...

ANDRÉ. — Mais vous étiez venue pour boire...

SUZANNE. — Je n'ai plus soif... Allez, passez devant... Mais avancez donc !

ANDRÉ. — C'est bon ; ne me bousculez pas !

SUZANNE. — Oh ! vous êtes plus bête que nature !
*(Ils sortent.)*

EDMOND. — C'est la fin des fins ; voilà qu'ils ne prennent même plus un verre d'eau !

## Scène VI

EDMOND, YVETTE, ÉLIANE, JIM TRIMBEL, PHILLIP BLAWETT.

*Pendant la dernière scène, quelques baigneurs sont entrés ; les uns n'ont fait que traverser la pièce, d'autres sont venus au bar, un ou deux ont échangé des petits saluts avec Yvette. A ce moment, un grand garçon très blond, lourd, vient s'asseoir à une petite table, en compagnie d'un homme à cheveux roux : tous deux ont l'aspect très anglo-saxon.*

JIM. — On peut s'asseoir, Phillip?

PHILLIP. — Yes... on peut.

YVETTE, *à Éliane.* — Oh ! regarde, Éliane, le beau gas !

ÉLIANE. — Où ça?

YVETTE. — Le grand blond, là-bas.

ÉLIANE. — Je ne le trouve pas épatant.

YVETTE. — Tu es difficile... il est superbe... Quel costaud !

ÉLIANE. — Évidemment il n'est pas mal ; mais moi, j'aime mieux l'autre.

YVETTE. — Moi, il me plaît rudement... Il faut que je demande son nom à Edmond.

JIM, *sortant un porte-cigarette de sa poche et le tendant à Phillip.* — Une cigarette, Phillip?

PHILLIP. — Merci, Jim ; vous savez bien que je ne fume pas.

JIM. — Oh ! c'est juste. *(Il prend une cigarette, l'allume et fume béatement. — Après un temps.)* On peut boire, Phillip?

PHILLIP. — Yes... on peut.

JIM, *appelant.* — Garçon !

EDMOND. — Voilà, voilà, Monsieur.
*(Il descend de son bar.)*

YVETTE, *l'arrêtant au passage.* — Qui sont ces deux types, Edmond?

EDMOND. — Vous ne connaissez pas?... Le blond, c'est Jim Trimbel, le boxeur américain ; l'autre, c'est M. Blawett, son manager !

JIM. — Eh bien, garçon !

EDMOND. — Voilà, Monsieur...

JIM. — Un gin-cocktail... très fort !

EDMOND. — A la bonne heure... Et pour Monsieur?

PHILLIP. — Je ne prends jamais rien !

EDMOND, *retournant à son bar.* — Ah !... Un gin-cocktail ! un !

PHILLIP, *après un temps.* — Jim !

JIM, *se tournant vers lui.* — Phillip?

PHILLIP. — Vous avez assez fumé, mon garçon. *(Il lui enlève la cigarette de la bouche, et se met à la fumer.)*

JIM. — Pourtant...

PHILLIP. — Taisez-vous !

EDMOND. — Voici le gin-cocktail !

JIM. — All right... Enfin, voici un vrai gin-cocktail.
*(Il boit lentement, avec un air ravi.)*

PHILLIP. — Jim !

JIM. — Phillip !

PHILLIP. — Vous avez assez bu.
*(Il lui enlève son verre, et le vide d'un trait.)*

JIM. — Oh ! Phillip, j'avais à peine trempé mes lèvres seulement.

PHILLIP. — C'est assez !

JIM. — Je ne suis pas en période d'entraînement.

PHILLIP. — Aussi vous ai-je laissé fumer et boire.

JIM. — Vous m'avez laissé?

PHILLIP. — Il ne faut pas abuser des bonnes choses, quand on veut devenir champion du monde, Jim.

JIM, *regardant Yvette, qui tourne autour de lui.* — Je sais ; vous dites toujours, Phillip... Mais je voudrais simplement user... Encore je passe pour fumer et boire, mais il y a une chose qui me manque beaucoup en ce moment, Phillip, et que je vous demande l'autorisation de faire, puisque je ne dois pas combattre avant plusieurs mois.

PHILLIP. — Et c'est?

JIM. — L'amour, Phillip, sans vouloir vous offusquer.

PHILLIP. — Vous avez besoin d'amour?

JIM. — Épouvantablement, Phillip... Je vous assure, il faut, ou je serai malade.

ÉLIANE (Mlle L. Lacroix). EDMOND (M. de Canonge

PHILLIP. — C'est bon... Prenez ce louis, Jim, une de ces deux dames qui sont là-bas, et vingt minutes de temps.

JIM. — Vingt minutes !... Oh ! Phillip, c'est un si petit temps pour un champion... la petite femme, elle va me trouver bien ordinaire.

PHILLIP. — C'est assez, Jim... Si vous n'êtes pas là dans vingt minutes, je ferai comme pour la cigarette et le cocktail...

JIM. — Vous êtes dégoûtant, Phillip.

PHILLIP. — Yes, je suis... Et maintenant, allez !... Moi, pendant ce temps, je vais écrire pour vous à votre sainte mère, en Amérique.

JIM. — Merci... *(Poignée de main émue.)* Mais comment faut-il s'y prendre, pour la dame?

PHILLIP. — Levez-vous... allez jusqu'à la porte, et faites, à celle des deux qui vous plaira le plus, un canard avec la tête.

JIM. — Un canard?

PHILLIP. — Yes... comme ceci...

JIM. — Je crois, Phillip, que c'est, en bon français, un signe.

PHILLIP. — I don't care... Go an.

*(Jim se lève et fait quelques pas.)*

JIM. — Je suis assez loin, Phillip?

PHILLIP. — Non... avancez encore.

JIM. — Ici?

PHILLIP. — Yes...

JIM. — Et à présent?

PHILLIP. — Le canard !...

JIM. — Oh ! yes !

*(Il fait d'énormes signes de tête du côté de Phillip.)*

PHILLIP. — Mais pas à moi, abruti !

JIM. — Oh ! stupide !... I beg your pardon !

*(Il fait à Yvette les mêmes signes maladroits.)*

YVETTE. — Éliane, regarde donc... je crois que le boxeur me fait de l'œil !

ÉLIANE. — Il te fait même du nez, de la tête, du cou !... Il t'appelle ; vas-y donc !

YVETTE. — Bien sûr que j'y vais... Quelle aubaine... A tout à l'heure, mon petit chou ; on se retrouvera sur la digue, hein?

ÉLIANE. — Moi, je vais aller faire un tour dans le casino... Tu me raconteras.

YVETTE. — C'est ça... bonne chance.

*(Elle se dirige vers le fond, Jim l'accoste.)*

JIM, *sortant avec Yvette.* — Vingt minutes, il a dit, le manager.

*(Éliane sort par la droite.)*

PHILLIP, *tirant sa montre.* — Le round commence à onze heures dix !... attention... à onze heures trente !...

*(Il se dirige vers la droite, en sifflotant un air yankee qu'il martèle du talon.)*

## Scène VII

PHILLIP, ROLAND KINDERLEY, LUCIE MÉNARD.

*Lucie Ménard et Roland Kinderley entrent, en costume de cheval.*

KINDERLEY, *apercevant Phillip.* — Allo, allo ! master Blawett, are you well ?

PHILLIP, *se retournant.* — Oh! Monsieur Kinderley ! Je suis si tellement heureux de vous voir !

KINDERLEY. — Mettez votre vieille main loyale dans la mienne, old fellow !... Et votre poulain, votre assommeur, le jeune Jim, qu'en faites-vous?

PHILLIP. — Il va bien, Monsieur Kinderley, je vous remercie, il tape toujours comme un marteau ; il est le meilleur poids walter d'aujourd'hui... Seulement il m'inquiète, car il est très... comment dire... très tendu vers les choses de l'amour, et...

KINDERLEY, *toussant avec force.* — Hum ! hum !... stop !... chut up... Allons, je vous reverrai... Good by ! vieil ami !...

PHILLIP. — A bientôt, Monsieur Kinderley.

*(Il sort.)*

## Scène VIII

LUCIE, KINDERLEY, EDMOND.

KINDERLEY, *revenant à Lucie, qui s'est assise sur un haut tabouret du bar.* — Eh bien chère jolie petite demoiselle, pas trop cassée par ce cheval bondissant?

LUCIE. — Oh ! vous me connaissez mal !... un temps de galop ne suffit pas pour me casser, mon cher !... La fille d'un colonel de dragons qui monte depuis l'âge de six ans pourrait en remontrer à dix citoyens de la libre Amérique, comme vous !

KINDERLEY. — Je vous en prie, ne soyez pas vexée... je retire !

LUCIE. — Mais je ne suis pas vexée, je meurs de soif, simplement, et vous me laissez là sans rien m'offrir !

KINDERLEY. — Oh ! Kinderley, tu es une sorte de brutal muffle !

LUCIE. — Je ne vais pas jusque-là.

KINDERLEY. — Moi, je vais !... Que voulez-vous boire?

LUCIE. — N'importe quoi de frais !

EDMOND, *empressé.* — Champagne-cocktail?

LUCIE. — Oh ! non !... une citronnade, tout au plus.

EDMOND, *dépité.* — Ah !... Et pour Monsieur?

KINDERLEY. — Un verre d'eau !

EDMOND. — Mais...

KINDERLEY. — De l'eau du robinet !

EDMOND. — Mais...

KINDERLEY. — Je paierai comme pour un cocktail !... Clôturez votre bouche, baby !

LUCIE, *riant.* — Ce que vous êtes drôle !

KINDERLEY. — Je suis... yes... Quand je suis auprès de vous, je pense que la vie a quelquefois une agréable physionomie !

LUCIE. — Attention ! attention !... vous allez me faire la cour, et M. de Bellac n'est pas là... N'oubliez pas nos conventions.

KINDERLEY. — Ne craignez rien, je suis loyal ! M. de Bellac et moi, nous nous sommes promis un combat toujours franc pour obtenir votre douce petite main ; j'attendrai donc sa présence pour vous dire ce que j'ai là, pour vous, dans ma poitrine.

LUCIE. — Je n'ai jamais vu deux hommes plus honnêtes.

KINDERLEY. — J'ai beaucoup d'estime pour cet adversaire : je voudrais le voir couché dans son tombeau, mais j'ai beaucoup d'estime pour lui.

LUCIE *(riant).* — Oh ! oh ! voyons Roland, vous n'êtes pourtant pas méchant?

KINDERLEY. — Non, pas du tout, je ne suis pas méchant ; mais je vous... je vous... Non, je dirai seulement quand M. de Bellac sera là !

LUCIE. — Vous êtes même très généreux.

KINDERLEY. — Ne parlons pas !

LUCIE. — Cette pauvre mendiante à qui vous avez donné, tout à l'heure, ce billet de mille francs, dans la forêt, doit vous juger ainsi... Mon Dieu, était-elle éblouie... Mais, vraiment, vous gâchez le métier, pour ceux qui n'ont pas votre fortune.

KINDERLEY. — J'aime à voir autour de vous des visages heureux, chère enfant : je veux que tous ceux qui souffrent vous doivent du bonheur ; et si vous avez quelques bons pauvres auxquels vous portez un intérêt, puisez dans mon portefeuille, je serai content tout à fait... Tenez, il y a un jeu qui est très... comment dire... très débordant de sensations, c'est de jouer au bon Dieu... Vous ne connaissez pas?

LUCIE. — J'avoue...

KINDERLEY. — Oh ! je veux vous l'apprendre... vous aimerez sûrement... Il consiste, quand on a rencontré un brave pauvre qui a du mérite, auquel la vie a été belle-mère et pour qui la chance n'a pas eu un rire, à lui envoyer tout à coup, en cachette, sans qu'il puisse comprendre comment cela lui est tombé, une grosse somme qui remette son bonheur planté sur des jambes solides ; pas un secours, pas une aumône, non : une petite fortune ! Alors il est stupide, il ne sait pas d'où ça vient ; il pense que c'est le bon Dieu qui, sans prendre garde, a laissé glisser ces bank-notes de son portefeuille... On s'amuse beaucoup de sa joie... C'est un jeu très délirant, vraiment.

LUCIE. — Savez-vous que c'est très joli, ce que vous avez raconté-là.

KINDERLEY. — Non, c'est sportif !.. Jouons à cela, un jour : voulez-vous?

LUCIE. — C'est cela !... seulement il faudra débucher un bon pauvre.

KINDERLEY. — On en trouve, mais on doit avoir de fins limiers, car c'est un gibier qui se cache beaucoup.

## Scène IX

LES MÊMES, MARCEL.

*Marcel de Bellac entre, rouge de chaleur.*

MARCEL. — Ouf !... enfin vous voici !

KINDERLEY. — Allo! dear friend ! comme vous êtes transpirationné?

MARCEL. — J'ai galopé sur la route pour vous rattraper... A l'auberge du *Maître d'Equipage*, on m'a dit que vous étiez rentrés, alors j'ai regalopé pour venir... Excusez ma tenue, Lucie !

LUCIE. — Vous avez été puni !... Si vous étiez passé à la maison, ce matin, comme de coutume, vous auriez su que je voulais monter à cheval !

MARCEL. — C'est vrai !... Pardonnez-moi de nouveau... J'ai dû rester chez moi pour écrire une longue lettre à mon notaire, afin qu'il me fasse représenter à une assemblée des Mines de Marfon, dans lesquelles se trouve à peu près toute ma modeste fortune.

KINDERLEY. — Marfon !...

*(Il fait entendre un claquement de langue de mauvais augure.)*

MARCEL. — Oui, je sais, le marché baisse en ce moment ; mais ce ne sera pas sérieux, l'affaire est bonne ; mon père, qui en fut un des fondateurs, disait toujours qu'il n'en connaissait point de meilleure... Les titres vont remonter !

KINDERLEY. — Probable, en effet !

MARCEL. — La promenade fut bonne?

LUCIE. — Délicieuse.

MARCEL. — Le pacte?

LUCIE. — Respecté rigoureusement... Kinderley est aussi honnête que vous, et ce n'est pas peu dire... D'ailleurs, à la moindre tentative...

KINDERLEY. — Mlle Lucie est encore plus honnête que nous deux réunis.

EDMOND. — Monsieur le comte prendra?...

MARCEL. — Une demi-Vittel.

EDMOND, *à part*. — Et voilà !

KINDERLEY, *à Lucie*. — A présent, chère jolie amie, que M. de Bellac est là, je vais vous poser les matinales questions coutumières. Votre mignon cœur, to day, ne fait pas tic-tac?

LUCIE. — Vous me prenez donc pour une pendule, mon bon ami?

KINDERLEY. — Il ne faut pas plaisanter : c'est très grave.

LUCIE. — Oh ! oh !

KINDERLEY. — Vous ne sentez pas que l'amour est venu en vous?

LUCIE, *riant*. — Ce matin?... Non.

KINDERLEY. — Encore vous riez !

LUCIE. — Mais à quoi sent-on cela, d'abord?

KINDERLEY. — Oh !... ça n'est pas facile à dire : n'est-ce pas, monsieur de Bellac?

MARCEL. — En effet.

KINDERLEY. — Que sais-je... On sent cela à... à une grande joie qui est très triste, à une mélancolique envie de rire, à une joyeuse envie de pleurer... à... que sais-je !

LUCIE. — Désolée, mais je ne sens rien de tout cela !

KINDERLEY. — Je suis sans courage !

MARCEL. — Enfin, voyons, Lucie, vous avez bien, cependant, une toute petite préférence pour l'un de nous?

KINDERLEY. — Vous sentez bien, parfois, le désir d'être seule avec moi, toute seule, sans M. de Bellac?

MARCEL. — Ou avec moi, sans M. Kinderley.

LUCIE. — Non vraiment, je n'ai aucune préférence, je vous assure, aucune... Vous êtes charmants, l'un et l'autre, et s'il me fallait absolument faire un choix, je serais fort embarrassée. Je dirai même plus... il me serait fort désagréable d'être séparée de l'un de vous.

KINDERLEY. — C'est fantasmagorique !... Et vous ne sentez pas...

LUCIE. — Comment, encore?... L'interrogatoire n'est pas terminé !

KINDERLEY. — Non ! il reste la troisième et dernière matinale question coutumière... Et vous ne sentez pas un besoin... comment vous dites... d'intimité, le désir d'un foyer à vous-même, de beaux petits bruyants enfants qui vous appeleraient... maman!

LUCIE. — Oh ! en aucune façon... Je ne pense pas encore à ces choses ; merci bien... J'aime monter à cheval, jouer au tennis, plonger du radeau, courir après la balle, dans le golf, rouler, sur les routes, en auto... Je rêve de monter en aéroplane, de grimper sur le Mont-Blanc... Je suis sportive, comprenez-vous, sportive!... Vous ne me voyez pas avec un mari retenu par son travail, et avec des moutards s'amusant à collectionner coqueluches, rougeoles, scarlatines et autres plaisirs du jeune âge... Je ne vous ai rien fait, mes bons amis.

MARCEL. — Pourtant, il faudra bien vous décider au mariage, un jour ou l'autre.

LUCIE. — J'ai le temps !

MARCEL. — Certes ; mais vous avez vingt ans, c'est le moment d'y penser sérieusement.

LUCIE. — Je suis très heureuse ainsi... Ma brave tante, qui m'a recueillie à la mort de mes parents, m'adore, elle me laisse libre ; détestant le monde, elle me voit, avec joie, me livrer aux sports... J'ai deux excellents amis, droits, honnêtes, dévoués... pourquoi voulez-vous à toute force que j'aille briser un tel bonheur?

MARCEL. — Parce qu'il ne faut pas être égoïste, Lucie, et qu'il nous faut aussi penser à nous, qui vivons dans l'indécision.

KINDERLEY. — Dans l'anxiété !... A nous, qui vous aimons?

MARCEL. — A nous, qui attendons votre choix pour savoir ce que sera notre vie.

LUCIE. — Vous êtes donc bien pressé d'être fixé, Marcel?

MARCEL. — Je serais peu galant, si je vous disais le contraire.

LUCIE. — Voilà une réponse plus courtoise que passionnée.

MARCEL. — Vous êtes méchante !... Et vous ne répondez pas à notre question.

LUCIE. — Mais comprenez donc, entêtés que vous êtes, qu'une seule chose pourrait excuser le chagrin que je serais obligée de faire à l'un de vous, en épousant l'autre, une seule chose : l'amour, et que, pour l'instant, non... je ne suis pas amoureuse : je suis...

KINDERLEY. — Vous êtes sportive, yes, nous savons, chère petite amie ; mais l'amour n'est pas incompatible avec le sport !... Et puis, le mariage n'est pas seulement une question d'amour.

LUCIE. — Ah bah ! c'est aussi...

LUCIE MÉNARD (Mlle Andrée Pascal).

KINDERLEY. — Une question de sympathie, d'estime, d'accord de caractères, de natures... Vous êtes gaie, il faut choisir celui de nous deux qui est le plus plaisant garçon, et celui-là, vraiment, c'est moi, j'ose dire.

MARCEL. — Ah ! mais !

KINDERLEY. — Permettez... vous êtes présent, je peux donc dire ce que je pense... *(A Lucie.)* Vous êtes une hardie et vaillante fille ; il faut choisir celui qui est le mieux tourné vers les exercices sportifs, et celui-là, c'est encore moi, j'ose redire !

MARCEL. — Ah ! pardon, pardon ; ici je proteste avec la dernière énergie... Il me semble que dans tous les sports je suis au moins votre égal.

KINDERLEY. — Je reconnais : mais vous faites cela par nécessité, par snobisme, non par plaisir.

MARCEL. — Par exemple !

KINDERLEY. — Vous êtes sportif raisonnablement, pas de naturel.

MARCEL. — Qu'en savez-vous?

KINDERLEY. — D'ailleurs, les Français ne sont pas sportsmen ; seuls les Anglo-Saxons ils aiment vraiment.

MARCEL. — Autrefois cela pouvait être ainsi, mais plus aujourd'hui... Nos champions ont battu bien [illegible] ces temps derniers.

KINDERLEY. — Ils ont gagné des Anglais, pas des [illegible]

MARCEL. — Avec ça !... C'est nous qui tenons tous les records... Il n'y a pas jusqu'à votre sport national, la boxe, qui ne nous ait fourni l'occasion de montrer la supériorité incontestable du muscle français.

KINDERLEY. — Oh ! laissez-moi rire !

MARCEL. — Riez tant que vous voudrez ! c'est vrai, tout de même.

KINDERLEY. — Je ris à gorge étendue.

LUCIE. — Garçon, une autre citronnade!... Oh! vous me donnez soif, à discuter ainsi ; vous êtes impayables, avec vos muscles.

MARCEL, *à Kinderley.* — N'empêche que notre champion national, le jeune Paul Dumortier, a mis à mal quantité d'Anglo-Saxons fort réputés... Ils n'ont pas pesé une once, devant lui.

KINDERLEY. — On n'a mis sur le ring, devant lui, que des boxeurs en chiffons...

## Scène X

LES MÊMES, BLAWETT.

PHILLIP, *sa montre à la main.* — Barman !.. avez-vous vu Jim?

EDMOND. — Non, monsieur Phillip.

PHILLIP. — Oh ! le sale boy... Onze heures trente-trois ! Je vais devoir faire comme pour la cigarette et le cocktail... Où habite la dame qu'il a emmenée?

EDMOND. — Villa Marie-Madeleine, rue des Dunes.

PHILLIP. — J'y vole... Oh !... naughty girl.
*(Il sort en bougonnant.)*

## Scène XI

LES MÊMES, moins BLAWETT.

KINDERLEY. — Tenez... votre Paul Dumortier, votre fameux champion...

MARCEL. — Eh bien?

KINDERLEY. — Il ne tiendrait pas cinq rounds, vous entendez, cinq rounds, contre Jim Trimbel, dont l'homme qui vient de passer est le manager.

MARCEL. — Trimbel, ce grand escogriffe blond qu'on voit déambuler ici depuis quelques jours?

KINDERLEY. — Yes !

MARCEL. — A mon tour de rire, cher ami... votre amour-propre national vous égare.

KINDERLEY. — Je ne suis pas égaré ; je suis bien dans le chemin véritable, et toujours prêt à fournir un pari sur cette chose.

MARCEL. — Je parierais tout ce que j'ai.

KINDERLEY. — C'est une manière de parler... vous ne risqueriez seulement pas cent mille francs!

MARCEL. — Cent mille francs?... Entendu.

KINDERLEY. — Vous pariez cent mille francs?... All right ! mettez votre main française dans ma main américaine.

LUCIE. — Quand vous aurez fini de dire des sottises, vous songerez peut-être à moi... Il est midi, et je n'habite pas ici... Qui m'accompagne?

KINDERLEY. — Nous parlons, avec sérieux.

MARCEL. — Il n'y a là aucune plaisanterie !... je montrerai à M. Kinderley...

LUCIE. — Vous m'amusez, tous les deux : vous discutez comme des gosses... Mais vos grands paris sont bien platoniques, puisqu'il n'y a aucun match projeté entre le champion américain et le champion français !

KINDERLEY. — Oh !... It is true !... Cela est vrai !...

MARCEL. — Vous avez raison... c'est d'ailleurs une grosse lacune... Comment n'a-t-on pas songé à faire rencontrer ces deux hommes !

KINDERLEY. — Oui, c'est stupide !... Mais, brusquement, il me vient une idée... monsieur de Bellac,

pourquoi, vous et moi, ne ferions-nous pas l'organisation de cette rencontre?

MARCEL. — C'est la question que j'allais vous poser, monsieur Kinderley.

KINDERLEY. — Bravo !... nous arrangerions cela, ici, à Monville-sur-Mer ; cela fera du bien au pays.

MARCEL. — Entendu ..

LUCIE. — Oh ! c'est amusant ! c'est amusant ! . Quand allez-vous faire cela?

KINDERLEY. — Pas avant un mois et demi, le temps nécessaire à nos hommes pour s'entraîner !

MARCEL. — Nous fournissons la bourse... De combien sera-t-elle?

KINDERLEY. — Trimbel ne marchera qu'avec soixante mille au vainqueur et quarante mille au vaincu... Cela fait ensemble cent mille francs, dont nous fournissons chacun la moitié... Cela vous va-t-il?

MARCEL. — Admirablement... Cinquante mille pour la bourse et cent mille de pari !... Bravo ! voilà de l'argent américain qui sera bientôt dans des poches françaises !

KINDERLEY, *à Lucie.* — Vous verrez, dans un mois et demi, jolie petite amie qui riez, que les hommes les plus sportifs sont les Américains.

MARCEL, *s'énervant.* — Vous verrez ce qu'un Français peut faire d'un Américain.

KINDERLEY, *de même.* — Seulement, petite douce jeune fille, après, il faudra choisir entre nous deux ; car la vie devient impossible... je sens ma nervosité qui s'irrite.

MARCEL. — Et moi, je deviens enragé !

KINDERLEY. — J'ai beaucoup d'estime pour M. de Bellac, mais j'ai vraiment trop envie de le voir pousser son dernier soupir ; cela m'inquiète !

MARCEL. — M. Kinderley est un homme que j'admire, mais il me vient de furieuses envies de l'étrangler !... Il faut que cela cesse !

KINDERLEY. — Yes, il le faut, il le faut !

LUCIE. — Calmez-vous ! vous me faites peur !... Comment voulez-vous que je fasse un choix, puisque je vous estime l'un et l'autre au même degré?

MARCEL. — Jetez un sou en l'air, tirez-nous à la courte paille, jouez nous aux petits chevaux ; mais que cela finisse !

KINDERLEY. — Yes, que cela finisse !

LUCIE. — Mais...

MARCEL. — Il le faut !

LUCIE. — Pourtant...

KINDERLEY. — Il le faut !

LUCIE. — Eh bien, tant pis ! c'est vous qui l'aurez voulu !... Incapable de faire un choix, je m'en remets au sort, ainsi que vous me le conseillez ; j'épouserai celui des deux dont le champion aura été vainqueur dans le combat que vous organisez !

MARCEL. — Bravo !... voilà qui est bien français !

KINDERLEY. — Excuse me ! voilà qui est exclusivement américain !... C'est donc entendu ! all right !... La vie a une physionomie rigolote... dans un mois et demi, vous serez Mme Kinderley.

MARCEL. — Vous serez comtesse de Bellac, dans un mois et demi.

KINDERLEY. — Je cours de suite après Phillip Blawett, le manager de Jim Trimbel, pour arranger les choses avec lui.

MARCEL. — Et moi, j'envoie une dépêche à l'entraîneur de Paul Dumortier, que je connais !

LUCIE. — Et moi, alors, je reste pour compte !... Charmant !

KINDERLEY. — Un compte à régler entre M. de Bellac et moi !... A tout à l'heure !

*(Il sort.)*

MARCEL, *s'asseyant à une table.* — Barman !

EDMOND, *accourant.* — Un pousse-l'amour, monsieur le comte?

MARCEL. — Non ! .. de quoi écrire !

EDMOND, *remontant.* — Misère de misère !

KINDERLEY, *revenant.* — Mademoiselle Lucie, vous restez, ou vous partez?... Il est midi cinq minutes, et je préfère que vous ne restiez pas avec M. de Bellac, toute seule.

MARCEL. — Est-ce une insulte?

KINDERLEY. — Non, un compliment... Vous êtes plus jeune que moi ! vous avez une jolie... frimousse, comme on dit... je préfère !

LUCIE. — Je pars, rassurez-vous, et je ne veux ni de l'un, ni de l'autre !

KINDERLEY. — Well !

*(Il sort au fond ; Lucie à gauche,)*

## Scene XII

MARCEL, EDMOND, JIM, YVETTE.

*Marcel se met à écrire. Jim Trimbel entre par la droite, avec Yvette, qu'il tient amoureusement par la taille.*

JIM. — Oh ! Yvette, que vos cheveux sont odorants ! L'amour, avec vous, est une douce chose, je puis dire !

YVETTE. — Alors, pourquoi, méchant, tant te presser? toujours ta montre épinglée à l'oreiller, comme pour faire des œufs à la coque ; ce n'est pas drôle !

JIM. — C'est un secret !... Mais je ne ferai plus ainsi, je promets... Voulez-vous boire quelque chose avec moi?

YVETTE. — Mais oui, mon lapin.

*(Ils vont au bar.)*

JIM. — Qu'est-ce que vous prend?

YVETTE, *l'imitant.* — Ce que vous prend !

JIM. — Garçon !... Vous allez voir... quelque chose de mon pays... two stares and stripes !

EDMOND, *joyeux.* — Avec joie, monsieur Jim !

## Scène XIII

LES MÊMES, ANDRÉ.

ANDRÉ, *passant au fond, aperçoit Marcel.* — Tiens, Marcel, tu es encore là?

MARCEL. — Ah ! mon petit André, je suis bien content de te voir... Justement, j'allais t'envoyer chercher ; j'ai besoin de toi et tu vas m'aider.

ANDRÉ. — A quoi?

MARCEL. — Je te l'expliquerai... Pour l'instant, allons mettre cette dépêche à la poste... Garçon !

ANDRÉ. — Ecoute, Marcel, moi aussi, je te cherchais ; j'ai à te parler... Pourquoi ne viens-tu jamais voir ta cousine Suzanne?.

MARCEL, *à Edmond, qui s'est approché.* — Tenez, payez-vous ! .

ANDRÉ. — Réponds-moi, Marcel.

MARCEL. — Que puis-je te répondre, mon bon vieux? je suis très pris... très préoccupé...

ANDRÉ. — Tu as prononcé tout à l'heure un mot avec lequel tu n'as pas pour habitude de plaisanter : devoir !... Qu'y a-t-il là-dessous?

MARCEL. — Mais rien, rien, je t'assure... Que vas-tu chercher là?

ANDRÉ. — Tu te caches, même pour moi? Je n'insiste pas : mais ce que je dois te dire, c'est que Suzanne est malheureuse ; elle est trop fière pour

l'avouer, mais je vois bien qu'elle a du chagrin !

MARCEL. — Suzanne, du chagrin !... Allons, bon !

ANDRÉ. — Elle a beaucoup d'affection pour toi, tu sais, beaucoup de tendresse... Pourquoi ne viens-tu jamais ?

MARCEL. — Parce que... parce que...

ANDRÉ. — Tu aimes Lucie Menard ?

MARCEL. — Je veux l'épouser.

ANDRÉ. — Je crains que Suzanne souffrira...

MARCEL. — Ne me dis pas cela, je t'en prie, tais-toi

EDMOND. — Voici votre monnaie, monsieur le comte.

MARCEL. — Merci... (*A André.*) Allons, viens, toi, et surtout, je t'en prie, plus un mot de tout ceci.

*(Ils se dirigent vers la porte, où ils rencontrent Kinderley et Phillip.)*

## Scène XIV

LES MÊMES, KINDERLEY, PHILLIP.

KINDERLEY. — Allo ! monsieur de Bellac, j'ai trouvé mon homme.

MARCEL. — Et moi, j'ai écrit ma dépêche.

KINDERLEY. — Que Dieu décide... Hurrah !

MARCEL. — Bonne chance.

*(Il sort avec André.)*

## Scène XV

LES MÊMES, moins MARCEL et ANDRÉ.

KINDERLEY. — Vous avez compris, Phillip ?

PHILLIP. — Yes, Monsieur Kinderley, c'est compris, nous ferons triompher les couleurs américaines. Seulement, à présent, il faut que je retrouve mon satané boy... Il n'y avait personne chez la cocotte !

KINDERLEY. — Mais dites-moi, Phillip, n'est-ce pas lui, là-bas, avec cette femme toute peinte ?

PHILLIP. — Oh ! mais oui... Le sale goujat de boy... Il boit maintenant !... Jim ! Jim ! come hear ! quickly !... que faites-vous là ?

JIM. — Mais...

PHILLIP, *allant à lui.* — Vous buvez, brute !... *(Il lui prend son verre et le vide.)* Vous fumez, stupide idiot ! *(Il lui enlève sa cigarette et la jette à terre.)*

JIM. — Mais...

PHILLIP. — Et vous êtes avec une femme, comme un Français débauché !... (*A Yvette.*) Arrière, vous !

YVETTE. — Ah ! mais, dites donc ! je ne veux pas qu'on me parle ainsi ! moi,... Fichez donc la paix à ce garçon, hein !... Il me plaît, je lui plais ; ça nous regarde.

*(Elle s'assied sur les genoux de Jim.)*

PHILLIP, *donnant un coup de pied dans la chaise.*— Non ! c'est moi que ça regarde ; je suis son manager... Allons, Jim, suivez moi !

JIM. — Je suis en conge, Phillip.

PHILLIP. — C'est inexact... vous reprenez votre entraînement demain, Jim.

JIM. — Demain ?... oh !

PHILLIP. — Ne protestez pas.

JIM. — Phillip, j'aurais pourtant bien voulu recommence l'amour avec cette si mignonne petite femme !

PHILLIP. — Recommence ?... Venez immédiatement, Jim !

YVETTE. — On le refera tout de même, va, mon gosse !

PHILLIP. — Vous, filez, suppôt du démon, femme maudite, vous n'engendrerez jamais un boxeur.

YVETTE — Chouette, alors !

JIM, *soudain énergique.* — Oh ! je me révolte, Phillip... je veux encore vingt minutes d'amour !

PHILLIP. — Ah ! vous révoltez vous-même contre votre manager !... Ah ! vous parlez ainsi à votre manager ?

YVETTE, *à Edmond.* — Qu'est-ce que c'est qu'un manager ?

PHILLIP. — Vous êtes un joli salop, vous entendez, une basse fripouille, une brute stupide, un animal vautré, vous entendez !

YVETTE, *à Edmond.* — Enfin, qu'est-ce que c'est donc qu'un manager ?

EDMOND. — Un homme qui, paternellement, veille sur son boxeur...

PHILLIP, *à Jim.* — Idiot !

EDMOND. — Le soigne...

PHILLIP. — Brute !

EDMOND. — Le couve...

PHILLIP. — Chameau !

EDMOND. — Fume ses cigarettes...

PHILLIP. — Crétin !

EDMOND. — Boit ses cocktails ...

PHILLIP. — Crapule...

EDMOND. — Tout cela, paternellement

PHILLIP, *exaspéré par Jim, qui se dandine en sifflant.* — Tenez, voilà pour vous, fils de négresse.

*(Et, paternellement, il le gifle à tour de bras.)*

*Rideau.*

# ACTE II

*La villa de Jim Trimbel. Grande pièce quelconque, transformée pour la circonstance en salle d'entraînement. — Contre les murs des affiches annonçant la rencontre de Jim Trimbel contre Paul Dumortier, des punching ball, des appareils Sandow, des gants de boxe. — A terre des poids. — Une bascule au fond.*

## Scène première

EDMOND, puis YVETTE.

*Au lever du rideau, Edmond, le barman du premier acte, en bras de chemise, les manches retroussées, étale des serviettes sur les dossiers des chaises et range avec zèle. Au bout d'une minute, Yvette entre par le fond.*

YVETTE. — Bonjour, Edmond !

EDMOND. — Vous?... ici?... chez Jim Trimbel?

YVETTE. — Moi-même !

EDMOND. — Que venez-vous faire, malheureuse?

YVETTE. — Je viens vous voir, mon bon Edmond, et m'informer si vous êtes satisfait de votre nouveau métier!

EDMOND. — Oh ! oh ! oh ! je sais bien, mademoiselle Yvette, que tel n'est pas le but de votre visite. Toutefois, je vous remercie d'avoir pensé à dire cela et je vous répondrai que je suis tout simplement ravi... Voyez-vous, on ne gagnait plus sa vie dans le liquide, alors je suis allé aux vainqueurs, à ceux qui ont tué mon commerce, aux gens de sport. Ils m'ont absorbé, si je puis dire. Eux, qui ne voulaient jamais rien prendre, ils ont tout de même pris le barman...

YVETTE. — Fichue consommation.

EDMOND. — Merci... Et voilà comment, depuis un mois environ, je suis soigneur de M. Jim Trimbel.

YVETTE. — Vous devez faire beaucoup d'envieux?

EDMOND. — Beaucoup, mademoiselle Yvette, d'autant que M. Kinderley est d'une générosité comme on n'en voit plus guère en France... Je fais des vœux sincères pour que son champion triomphe, dans le grand match de demain.

YVETTE. — Son triomphe ne fait aucun doute, Edmond, tout le monde le dit dans la ville.

EDMOND. — Ça, on ne peut pas le nier, la cote est pour lui : depuis deux jours elle monte dans des proportions fantastiques. Au début, on payait pour Dumortier, puis les deux hommes furent à égalité, et maintenant notre *(s'écorchant la bouche avec les mots anglais)* national american champion a les honneurs de la cote.

YVETTE. — Il n'est pas ici, en ce moment?

EDMOND. — Non, mademoiselle Yvette... M. Jim fait son entraînement de course à pied. Il sera rentré dans quelques instants ; il fera alors un petit assaut, puis il prendra sa douche, mangera légèrement et se couchera... Il faut qu'il soit frais et dispos pour demain.

YVETTE. — En somme, de quoi êtes-vous chargé, vous, ici?

EDMOND. — Je puis dire, que je suis chargé des choses les plus importantes. C'est moi qui, seul, vous entendez, mademoiselle Yvette, seul, prépare les serviettes, la cuvette, l'éponge...

YVETTE. — Joli métier.

EDMOND. — Je suis chargé d'éventer, de masser et de frictionner M. Jim ; je suis chargé de garder, des importuns, cette villa louée pour son champion par M. Kinderley, et je suis chargé encore, et ceci plus spécialement, de vous mettre à la porte, quand vous aurez le toupet de vous présenter, mademoiselle Yvette.

YVETTE, *bondissant*, — Quoi,?... Vous avez dit ?

EDMOND. — Ne me faites pas répéter ces mots qui me sont pénibles, je vous prie.

YVETTE. — Mais je n'ai pas entendu.

EDMOND. — Si, mademoiselle Yvette, si !

YVETTE. — Vous êtes chargé de me mettre à la porte?... Pas aujourd'hui, en tout cas?

EDMOND. — Aujourd'hui plus encore que les jours précédents.

YVETTE. — Pardon! la séance d'entraînement de cet après-midi est publique.

EDMOND. — C'est ce qui vous trompe ; il faut avoir un mot de M. Kinderley ou de M. Blawett.

YVETTE. — J'ai un mot de Jim Trimbel, qu'il m'a fait porter, ce matin ; je pense que cela suffit !

EDMOND. — Voilà encore une erreur ; cela ne vous servira de rien.

YVETTE. — Ça, c'est trop fort !... Alors, Jim ne compte pas, ici?

EDMOND. — Un boxeur ne compte jamais, mademoiselle, son manager seul est important.

YVETTE. — Ils sont admirables, ma parole... Voilà un mois et demi qu'on m'empêche d'approcher de Jim et que je ne peux l'apercevoir que de loin ; c'est idiot... Je ne le mangerai pas, leur boxeur.

EDMOND. — C'est certain, mais votre vue suffit à le mettre dans un état inopportun... Il a un gros béguin pour vous, vous savez.

YVETTE. — Le pauvre chéri !... Moi aussi, je le gobe, Edmond; il est si brutal, si gauche, si maladroit !... Il est charmant.

EDMOND. — Oui, oui, il est délicieux, c'est entendu... *(La poussant vers la porte.)* Alors, mademoiselle Yvette, à bientôt le plaisir de vous revoir... Le monde va commencer à venir pour la séance ; il faut que vous partiez... vous me feriez gronder !

YVETTE. — Vraiment?... Et si je restais?

EDMOND. — Je me verrais forcé de porter sur vous une main énergique et expulsive... Ne me contraignez pas à ce geste, qui répugne à ma nature douce et respectueuse.

YVETTE. — C'est bon ! c'est bon ! je pars : mais je lui dirai un mot, à votre M. Blawett !

EDMOND. — Ce mot-là, mademoiselle Yvette, il ne le comprendra pas : on ne l'emploie pas en anglais.

YVETTE. — Bonsoir.

*(Elle sort, furieuse.)*

EDMOND. — Mes respects, mademoiselle Yvette, mes respects.

## Scène II

EDMOND, QUELQUES INVITÉS, puis ANDRÉ.

EDMOND, *à part.* — Tant de constance mériterait un sort meilleur !... *(A deux messieurs qui entrent.)* Vous avez des cartes, Messieurs?... Merci bien... Veuillez vous asseoir et ne pas fumer, je vous prie... *(A un Anglais.)* Avez-vous une carte, Monsieur?... *(L'Anglais ne répond pas.)* Ave you ticket, Sir?

LE ANGLAIS. — Yes !

EDMOND. — Thank you ... *(A part.)* Je commence à parler anglais, c'est épatant... Cela ne veut pas dire que je le sais : mais c'est épatant tout de même !

ANDRÉ, *en coup de vent.* — Bonjour, Edmond ... vous n'avez pas vu M. de Bellac, par hasard.

EDMOND. — Non, Monsieur, il n'est pas venu ici.

ANDRÉ. — Ça, c'est un peu fort ! je le cherche partout.

EDMOND. — Il est peut-être à l'entraînement de Paul Dumortier.

ANDRÉ. — Mais non ; j'en viens.

EDMOND. — Tenez, voilà M. Kinderley qui rentre. Lui, peut-être, pourra vous renseigner.

## Scène III

LES MÊMES, KINDERLEY.

KINDERLEY. — Allo, monsieur Fortin, votre santé est-elle heureuse, ce matin?

ANDRÉ. — Excellente, je vous remercie... Excusez-moi de venir vous déranger...

KINDERLEY. — Vous ne dérangez pas !... les amis de mon ennemi sont mes amis... Vous savez, par-dessus le marché, que nos conventions, à M. de Bellac et à moi, disent que nous et les nôtres pourrons toujours assister à l'entraînement de l'adversaire !... C'est loyal !... donc, prenez un siège et rafraîchissez-vous avec moi... Edmond, de la limonade !

EDMOND. — De suite, Monsieur.

ANDRÉ. — Mille grâces, cher monsieur, mais je ne puis accepter votre aimable invitation... J'étais simplement venu m'informer si vous n'aviez pas vu Marcel de Bellac ; je le cherche en vain depuis une heure.

KINDERLEY. — Je n'ai pas eu la joie de rencontrer cet honorable adversaire, to day ; navré de ne pouvoir vous renseigner.

ANDRÉ. — C'est curieux... Où, diable, peut-il bien être?... Je vais continuer ma poursuite.

KINDERLEY. — C'est cela... il faut absolument que vous le trouviez ; il a besoin d'avoir auprès de lui un bon ami consolant, car toutes les chances, à présent, ont mis le cap sur moi, monsieur Fortin... Le combat de demain sera le triomphe de l'Amérique et de son enfant Roland Kinderley... Jim Trimbel est dans une forme terrifiante.

ANDRÉ. — C'est possible, mais Paul Dumortier est splendide.

KINDERLEY. — Yes, il n'est pas mal, certainement, mais ce n'est pas pareil... j'ai assisté à son entraînement, hier... Croyez ma vieille expérience, il ne vaut pas Jim, de beaucoup ! je m'y connais. D'ailleurs, consultez la cote ; elle est pour nous !

ANDRÉ. — J'ai vu pas mal de gens prendre Paul !

KINDERLEY. — Beaucoup plus prennent Jim... D'ailleurs, nous allons savoir où cela en est, ce soir... Attendez, avant de partir, vous serez fixé... *(Il prend le téléphone.)* Allo .. allo... donnez-moi le Grand Cercle, s'il vous plaît. Mademoiselle... oui... Allo ... le Grand-Cercle? .. Oh ! pas libre?... Mademoiselle, je vous prie, tendez libre... Quoi?... ce n'est pas possible?... Je suis Roland Kinderley, je parle... Oh ! vous vous en moquez .. Mademoiselle, donnez-moi tout de suite pour le match Trimbel-Dumortier... Ah !... je savais bien... Oui, venez la chercher... Merci... Allo ... le Grand-Cercle?... Allo ... ici Kinderley qui se tient devant l'appareil... Oh ! c'est le Ciel... je vous prie, en cet instant ... Quoi ! Oh ! ... splendide! .. bravo!... Trois à deux ... Jim ! Ah merci .. Merci .. *(Il repose l'appareil.)* Vous voyez, monsieur Fortin, c'est superbe... Courez chercher votre ami ; et ouvrez votre gilet pour recevoir ses larmes.

ANDRÉ. — J'y vais !... A bientôt, cher monsieur. *(Il se dirige vers la porte.)*

KINDERLEY, *au moment où il va sortir.* — Attendez! écoutez, monsieur Fortin, je voudrais vous dire une chose qui s'accroche à mon cœur... Si, demain, comme tout le fait deviner, je gagne... eh bien, je voudrais vraiment que M. de Bellac ne garde pas de la haine contre moi ; j'ai beaucoup d'estime et d'admiration pour lui ; toujours je serai fier de tenir sa main dans la mienne.

ANDRÉ. — Je lui rapporterai fidèlement vos paroles, Monsieur, et je vous en remercie très vivement.

KINDERLEY. — Serrons nos mains !

ANDRÉ. — Avec joie !

*(Ils se serrent vigoureusement la main.)*

## Scène IV

LES MÊMES, LUCIE.

KINDERLEY, *à Lucie Ménard, qui entre, curieuse et amusée.* — Oh ! comme c'est gracieux, chère jolie petite amie, de venir jusqu'ici .. Votre présence va donner du courage à Jim ; il est en forme ; il sait que mon bonheur est au bout de ses poings, et il s'entraîne avec ardeur.

LUCIE. — Il faut bien que je sache comment se prépare ces rencontres sensationnelles... Et vous, monsieur Fortin, vous suivez aussi les entraînements?

ANDRÉ. — Pour l'instant, Mademoiselle, je cherche Marcel. Ne l'auriez-vous pas aperçu, par hasard?

LUCIE. — Mais non, et justement j'en suis fort étonnée. Il n'a pas reparu depuis hier au soir... lui d'ordinaire si exact, si attentionné... je me demande ce qui a pu lui arriver.

ANDRÉ. — Je vous avoue que je commence à être inquiet.

LUCIE. — Oh ! inquiet !... il ne faut rien exagérer !

ANDRÉ. — C'est certain, mais cette façon d'agir est si contraire à ses habitudes... Enfin... je file... A tout à l'heure.

LUCIE. — Revenez avec lui ; quand vous l'aurez trouvé.

ANDRÉ. — Entendu.

*(Il sort. — Pendant cette scène, plusieurs invités sont entrés, à qui Edmond, tout bas, a demandé leurs cartes. Parmi eux un gros monsieur à barbe noire.)*

## Scène V

KINDERLEY, LUCIE, EDMOND, DES INVITÉS.

KINDERLEY. — Je suis contristé pour ce pauvre M. de Bellac, vraiment. Il comprend, sans doute, que les chances sont contre lui, et il cache son chagrin !

LUCIE. — Ah ! vraiment... les chances?...

KINDERLEY. — Yes !... De l'avis des amateurs, Jim Trimbel doit vaincre facilement Paul Dumortier.

LUCIE. — C'est ce que l'on m'a dit, en effet !

KINDERLEY. — C'est presque certain... et j'ai une grosse joie qui gonfle mon cœur, petite jolie chère enfant, une joie qui m'étouffe... Mais je ne voudrais pas que mon bonheur soit noirci par trop de douleur d'un autre... Je suis terriblement inquiet, et j'espère bien que M. de Bellac ne fera pas de bêtise... Oh ! ce me serait une si affreuse pensée.

LUCIE. — Oh ! mais, à moi aussi, par exemple !...

Que dites-vous là?... Mais vous me faites peur... Le croyez-vous capable?...

KINDERLEY. — Je ne sais pas ; je juge par moi-même, et il me semble que, si le sort tournait contre moi, je ferais une grosse boulette.

LUCIE. — Allons, bon !... me voilà dans une jolie situation !... Vous voyez que j'avais raison de ne pas vouloir choisir... Que je regrette donc la ridicule idée que j'ai eue de m'en remettre au sort !... Demain, peut-être, un de mes deux chers amis va souffrir à cause de moi, par moi ! Peut-être va-t-il !... Oh ! non, non !... c'est affreux... Moi qui n'ai jamais fait de mal à personne, je pourrais pousser quelqu'un à se... Oh ! Roland, dites-moi que cela ne sera pas ; jurez-moi que vous serez raisonnable, quoi qu'il arrive ; jurez-moi, vite, je suis trop inquiète, trop angoissée brusquement !

KINDERLEY. — Calmez vous-même, petite fille ; quoi qu'il arrive, je vous obéirai ; je donne la parole de mon honneur, de ne jamais porter une atteinte à votre joie, si vous êtes à M. de Bellac ; et, de plus, je jure que je ferai tout pour consoler ce délicat et honnête garçon, si vous m'épousez.

LUCIE. — Vous êtes très bon, Roland, et je compte sur vous.

KINDERLEY. — Je ne suis pas bon, je suis... égoïste ; oui, c'est cela... Je n'aime pas voir des gens malheureux autour de moi, quand j'ai de la joie... C'est comme lorsqu'il se met à pleuvoir, pendant que j'ai sur le dos un joli habit clair et sur la tête un chapeau en paille ! cela fait un contraste qui est attristant.

LUCIE. — Mais si, vous êtes bon pourquoi vous en défendre?

KINDERLEY. — Parce que, petite amie, la bonté ce n'est pas une qualité, c'est l'absence d'un vilain défaut simplement, et aussi parce qu'il est facile d'être bon, quand la vie vous a gâté en vous remettant une grosse fortune et aucune ambition.

LUCIE. — Pas d'ambition ?

KINDERLEY. — Si, une... que vous savez bien.

LUCIE. — Chut !... taisez-vous...

(*On entend, au dehors, des cris et des applaudissements.*)

EDMOND, *à la fenêtre*. — Ah ! voici monsieur Jim qui revient.

(*Tous les assistants courent à la fenêtre.*)

KINDERLEY. — C'est lui qui va gagner la joie de ma vie... Préparez-vous à l'idée d'être bientôt Mme Roland Kinderley, petite jolie amie, cela est, sans doute, inévitable... Mais, avant, je tiens à vous dire que si vous préférez, en dedans de vous, mon adversaire, je vous libérerai de votre parole... Ce que je veux, c'est pour vous une vie douce... Réfléchissez.

LUCIE. — Les choses sont bien ainsi, Roland ; laissons le sort décider.

## Scène VI

LES MÊMES, JIM, PHILLIP.

*Les cris, les hurrah ! ont redoublé. Jim fait son entrée au pas gymnastique avec Phillip. Il est en simple maillot. Toutes les personnes présentes l'applaudissent.*

TOUS. — Bravo !... vive Jim... hurrah !... Splendide !

PHILLIP. — Assieds-toi, little boy... Edmond, éventez Monsieur Jim !

KINDERLEY. — Eh bien, ce souffle?

PHILLIP. — Admirable !... Jamais je ne l'ai vu aussi résistant, Monsieur Kinderley !

LE GROS MONSIEUR A BARBE NOIRE. — Ce jeune athlète est incontestablement merveilleux !

EDMOND, *éventant Jim*. — Il respire moins fort que moi, quand je viens de monter un étage.

KINDERLEY. — Bravo, Jim !... demain vous ne ferez qu'une machade du Français.

PHILLIP. — Vous pouvez être certain, Monsieur Kinderley ; il le couchera sans peine... N'est-ce pas, Jim?

JIM. — Il verra la valse des papillons, avant le quatrième round.

LE GROS MONSIEUR. — Incontestablement. Du mortier fera un voyage au pays des songes.

JIM, *qui a regardé parmi les assistants vient à Edmond*. — Dites-moi, Edmond, il n'est pas venu une dame me demander?

EDMOND (*bêlant*). — Mais...ais...ais...

JIM. — Pourquoi vous fais le mouton?... Je demande à vous s'il n'est pas venu une dame, avec un carton de moi, pour assister à la séance?

EDMOND. — Monsieur Jim...

JIM. — Enfin c'est yes ou no ?

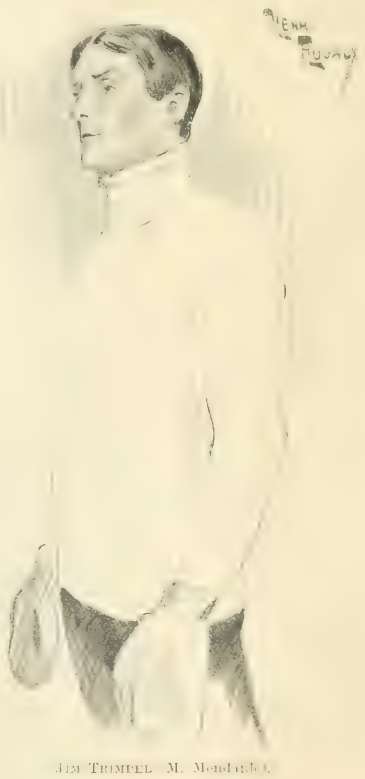
EDMOND. — C'est yes... Il est bien venu une dame.

JIM. — Alors?...

PHILLIP, *intervenant*. — Allons, mettez vos gants old fellow, et faites le dernier petit assaut...

JIM. — Non, Phillip, je veux, avant, savoir pourquoi cette dame n'est pas ici.

PHILLIP. — J'ai donné l'ordre, Jim, qu'on ne la reçoive pas.



JIM TRIMPEL M. Meerbeek.

JIM. — Oh ! vous avez fait cette chose... Je suis très fâché après vous, Phillip.

PHILLIP. — C'est pour votre bien, homme pervers. Taisez-vous.

JIM. — Mettez-moi mes gants !

PHILLIP. — Et vous allez taper sur ma figure?

JIM. — Vous dites?

PHILLIP. — Je vais vous faire l'honneur de boxer avec vous pour le dernier jour.

JIM. — Alors, je vais taper avec joie sur votre mâchoire !

PHILLIP. — All right, c'est ce qu'il faut !

LE GROS MONSIEUR, *s'avançant.* — Puis-je, avant, voir les poings du boxeur?

PHILLIP. — Yes !... Montrez vos poings, Jim.

LE GROS MONSIEUR. — Merveilleux... et d'une dureté... voilà qui est splendide... Je vous remercie et m'excuse. *(Il retourne vers les autres assistants, en se frottant.)* Merveilleux !... du fer, absolument, du fer !

KINDERLEY. — Qui est ce gros sympathique monsieur si fourni quant à la barbe?... un ancien pugiliste?

PHILLIP. — Non : c'est Tristan, l'auteur dramatique.

KINDERLEY. — Vraiment?... Je suis heureux de le connaître : il a une joyeuse figure de satyre.

PHILLIP, *à Jim.* — A présent, Jim, mettons les gants... Après l'assaut, vous irez doucher, puis coucher vous-même, pour être dispos demain, le grand jour.

*(Il lui attache les gants.)*

JIM. — Ecoutez, Phillip, il n'est pas possible que je fabrique auparavant encore une fois de l'amour avec la petite cocotte?

PHILLIP. — Quoi?... vous dites?... Mais vous êtes saoul comme la bourrique... Idiot, vous ne pensez donc qu'à ça !

JIM. — Yes, Phillip, ce n'est pas ma faute, j'en suis malade.

PHILLIP. — Après un entraînement pareil.

JIM. — Justement, l'entraînement me fait penser cette chose.

PHILLIP. — Vous êtes fou... Si vous faisiez cette ridicule machine, le Français n'aurait qu'un coup à donner et vous tomberiez comme un foulard... Chassez cette lubrique pensée et venez cogner sur la gueule à moi, cela vous fera du bien.

*(Ils vont au fond de la pièce, où sont groupés les spectateurs.)*

## Scène VII

LES MÊMES, ANDRÉ.

*(André entre.)*

LUCIE. — Ah ! voici André... Eh bien?

ANDRÉ. — Je ne l'ai trouvé nulle part : cependant on m'a dit chez lui qu'il passerait tout à l'heure ici. Permettez-moi de l'attendre.

KINDERLEY. — Je pense bien... vous allez assister à l'assaut.

*(A ce moment on entend au dehors de nouveaux cris et de applaudissements : Vive Dumortier ! Hurrah ! etc.)*

LUCIE. — Qu'est-ce ceci?

ANDRÉ. — Que se passe-t-il?

*(Tous courent aux fenêtres.)*

LE GROS MONSIEUR. — C'est Paul Dumortier qui vient de faire son entrée à pied.

LUCIE. — Nous voilà à une bien curieuse époque... un match de boxe met toute une ville en émoi.

PHILLIP, *à Jim.* — Allons, old brother, en garde... montrez à ces gentlemen comme vous tapez... *(Ils se mettent en garde.)* Time !... *(Ils commencent à boxer.)* Bravo le direct... Trade the left... well !... well !... Un coup à l'estomac !

LE GROS MONSIEUR. — Bien tapé !

QUELQUES VOIX. — Oh ! bravo !... splendide !... quelle vitesse !...

## Scène VIII

LES MÊMES, MOOLUS.

*Entre un homme petit, trapu, le chapeau en arrière : il voit Tristan, qui est debout à droite : il va à lui.*

MOOLUS. — Ah ! bonjour, Tristan ; je te cherchais !... Je viens de suivre Dumortier, il est en pleine forme !

TRISTAN. — Oui... mais Trimbel est mieux.

MOOLUS. — On le dit !...

TRISTAN. — Regarde...

MOOLUS. — Tu es arrivé quand?

TRISTAN. — Ce matin...

MOOLUS. — Et le *Grand-Café* tient toujours l'affiche?

TRISTAN. — Je crois, je crois... Trimbel a des directs surprenants, tu sais.

MOOLUS. — Brasseur y est vraiment épatant.

TRISTAN. — C'est possible : mais il sera knock-out avant le cinquième round.

MOOLUS. — Qui ça?

TRISTAN. — Dumortier, parbleu !

MOOLUS. — Je te parlais de ta pièce.

TRISTAN. — Ça, je m'en fous... Trimbel gagnera en vitesse.

MOOLUS. — Oui, mais rappelle-toi de ceci, Tristan, si nous entendons crier : « Dixième round », Dumortier finira aux points.

*Un instant de silence. Tous deux regardent boxer Jim et Phillip.)*

MOOLUS. — Dis-donc, tu ne pourrais pas donner un rôle à Dufils, dans ta prochaine pièce au Palais-Royal?... tu me ferais personnellement plaisir.

TRISTAN. — A-t-il son poids?... Il avait perdu deux grammes hier : s'il ne les a pas regagnés cette nuit, ce sera parfait.

MOOLUS. — Ah ! Tristan, Tristan, voilà ce que c'est que d'être à la fois un spirituel écrivain...

TRISTAN. — Ça va, ça va !

MOOLUS. — Et un professionnel de la boxe !

TRISTAN. — Merci... *(Il lui serre la main.)* Oh ! la, la, quel upercut !

PHILLIP, *avec un cri.* — Aïe !... stop, my dear, j'ai une dent qui a enlevé sa chaussure !

LUCIE. — Quelle horreur !

PHILLIP. — Ce n'est rien, Madame, excuse me. *(Il prend dans sa bouche une dent qu'il jette à terre.)*

JIM. — Je suis triste, Phillip, de vous avoir tapé si fort !

PHILLIP. — Je suis ravi, Jim, embrasse-moi... Assomme le Français, demain, et je veux ne plus avoir une dent à montrer dans ma bouche !

JIM. — Je ferai ainsi, Phillip !

KINDERLEY. — A présent, Jim allez prendre votre douche et vous coucher... Tâchez de dormir un magnifique sommeil.

JIM. — Je ne sais pas si je pourrai, master Kinderley.

KINDERLEY. — Pourquoi ?

JIM. — Pour la raison de l'amour qui travaille en moi.

PHILLIP. — Allons, fermez, Jim... rentrez dans votre chambre.

JIM. — J'aurais bien voulu...

PHILLIP. — Rentrez, allons rentrez.

*(Il le pousse à droite.)*

JIM. — Elle est si jolie, cette petite cocotte !

*(Phillip le fait entrer dans la chambre et ferme la porte, à clef.)*

PHILLIP. — Quelle brute luxurieuse ; vous ne pouvez savoir le mal qu'il m'a donné, Monsieur Kinderley... sans compter que cette fille est comme lui : elle vient toujours promener de son côté !

MOOLUS, *à Tristan.* — Filons chez Dumortier, tu te rendras compte par toi-même... Au revoir, Messieurs.

*(Ils sortent. Tous les assistants sont partis.)*

## Scène IX

KINDERLEY, PHILLIP, ANDRÉ, EDMOND, LUCIE.

KINDERLEY, *à André.* — Qui est ce petit trapu boxeur qui parlait au Tristan ?

ANDRÉ. — C'est Roland Moolus, l'auteur dramatique.

KINDERLEY. — Encore !... Dites-moi donc pourquoi les gens de théâtre français ils aiment tant la boxe !

ANDRÉ. — Ils ont toujours adoré ce qui leur prenait des recettes... peut-être, après tout, est-ce la seule raison.

LUCIE. — C'est fini ?

KINDERLEY. — Pour aujourd'hui, oui, jolie petite amie.

LUCIE. — Je vais faire un tour sur la plage, avant le dîner... Alors m'accompagnez-vous ?

KINDERLEY. — Avec plaisir : mais je devrai revenir.

LUCIE. — Allons donc... André, si vous voyez Marcel, dites-lui de venir nous retrouver.

ANDRÉ. — Entendu.

KINDERLEY. — Vous m'excuserez de vous laisser, cher monsieur.

ANDRÉ. — Comment donc ?

*(Kinderley et Lucie sortent.)*

## Scène X

PHILLIP, EDMOND, ANDRÉ, puis YVETTE.

*André s'est assis dans un rocking et a pris un journal.*

PHILLIP. — Voyons, Edmond, tout est-il prêt pour demain ?

EDMOND. — J'ai tout mis là, monsieur Phillip... Voici le seau, l'éponge, les serviettes, le chatterton...

PHILLIP. — Et la bouteille de menthe à l'eau pour rincer la bouche, vous l'avez oubliée ?

*(A ce moment, Yvette entre et s'avance dans la pièce, d'un air détaché ; les deux hommes ne l'aperçoivent pas.)*

EDMOND. — Elle est prête, monsieur Phillip, mais je l'ai laissée à la cuisine.

PHILLIP. — Allez la chercher que... *(Mais il s'arrête, pétrifié, car, en se retournant, il a vu Yvette ; alors il marche sur elle, les poings serrés.)* Vous ?...

YVETTE (Mlle Maud Cipsy).

vous ?... ici ?... Oh ! par exemple ! oh !... oh !... oh !...

YVETTE. — Il s'étrangle... Edmond, tapez-lui dans le dos !

PHILLIP, *reprenant ses sens.* — Je vais taper dans le bas du vôtre, si vous ne sortez pas d'ici au galop !...

YVETTE. — Parlez-moi poliment, hein, espèce de ballot, champion à la manque ; je suis polie avec vous, moi !

PHILLIP. — Sortez ou je...

YVETTE. — C'est bon, je m'en vais : mais je te repincerai, tout moche !

*(Elle sort dignement.)*

PHILLIP. — Pourquoi to much ?

EDMOND. — Elle n'a pas dit : to much : elle a dit tout moche !

PHILLIP. — Tout moche... What is it ?

EDMOND. — Ça veut dire quelque chose comme entièrement laid.

PHILLIP. — Je ne comprends pas.

## Scène XI

PHILLIP, EDMOND, ANDRÉ, MARCEL.

*Marcel entre très pâle, défait.*

MARCEL. — Ah ! André !

ANDRÉ. — [illegible] — Te voilà enfin : je te cherche depuis le déjeuner.

MARCEL. — Ah ! mon bon vieux, si tu savais ce qui m'arrive !

ANDRÉ. — Quoi donc ?

MARCEL. — Je ne peux pas te raconter ici ; viens, viens jusque chez moi !...

PHILLIP. — Restez, messieurs, nous vous laissons, je dois aller jeter un coup d'œil sur le ring !

MARCEL. — Mais M. Kinderley n'est pas là ?

PHILLIP. — Il est sorti... et il m'attraperait si je ne faisais pas ainsi... Je vous en prie, restez... (*A Edmond.*) Venez, tout moche, vous allez monter la garde devant la porte, pour éviter que cette sale fille ne revienne... Good by, messieurs.

*(Il sort avec Edmond.)*

## Scène XII

MARCEL, ANDRÉ.

ANDRÉ. — Enfin, qu'y a-t-il ?... tu me fais peur, tu es tout pâle.

MARCEL. — Ce qu'il y a ?... ce qu'il y a ?... Il y a, mon petit André, que tu as devant toi un homme ruiné !

ANDRÉ. — Ruiné ?

MARCEL. — Oui, ruiné, complètement ruiné, nettoyé !

ANDRÉ. — Voyons, voyons, ce n'est pas possible !...

MARCEL. — C'est cela est !.. Les mines de Marfon sont en liquidation depuis ce matin : il paraît qu'elles n'ont plus de minerais depuis six mois... Tout le monde le savait, sauf moi, bien entendu.

ANDRÉ. — Alors ?

MARCEL. — Alors les titres qui baissaient sont brusquement tombés à zéro, sur un coup de panique : et j'en possède pour huit cent mille francs !

ANDRÉ. — Oh ! mais, c'est épouvantable... Enfin ils vont peut-être remonter... il y a sans doute quelque chose à faire !

MARCEL. — Rien, mon bon vieux, rien, qu'à se faire sauter le caisson !

ANDRÉ. — Quoi ?... mais tu es fou ?... Que dis-tu là ?... Pour ça ?... Allons, voyons, Marcel, ce qui t'arrive est terrible, affreux, désespérant ; mais enfin ce n'est pas une raison pour...

MARCEL. — Evidemment ! être ruiné n'est rien : je me tirerai toujours d'affaire. Je puis entreprendre mille choses : je puis reprendre du service : j'ai demi-solde comme lieutenant, on m'accepterait bien avec mon grade à la légion étrangère !... Malheureusement, il s'agit de choses plus graves que cela !

ANDRÉ. — De quoi encore ?

MARCEL. — D'une dette d'honneur que je ne vais pouvoir en aucune façon payer !

ANDRÉ. — Une dette ?

MARCEL. — Voyons, André, réfléchis !... Dumortier [illegible] demain, c'est certain, n'est-ce pas ?... Aujourd'hui [illegible] la moitié de la bourse et [illegible] Kinderley. C'est 150,000 francs, tu comprends. Les 300 francs à trouver en vingt-quatre heures, [illegible] plus un sou, plus rien !

ANDRÉ. — [illegible] propriété de Bellac !

MARCEL. — Autant dire rien !... Non, non, j'ai pensé à tout, mon petit ; depuis ce matin, j'ai tout retourné, j'ai télégraphié quatre fois à mon notaire : il n'y a pas d'autre solution : se faire sauter le caisson !

*(Kinderley est entré. En voyant les deux hommes, il va pour se retirer.)*

ANDRÉ. — Je te défends de dire une chose pareille !... Tu es ruiné... à l'impossible, nul n'est tenu.

MARCEL, *sursautant.* — Hein ?... Quand on s'appelle Marcel de Bellac, on paye ses dettes, ses dettes de jeu... Si l'on s'est engagé sans être sûr de sa fortune, on a commis...

ANDRÉ. — Quoi ?

MARCEL. — Mettons... une faute.

*(Kinderley s'est arrêté ; il revient et se cache, pour écouter.)*

ANDRÉ. — C'est ridicule ; ce sont des sentiments d'un autre âge ; Kinderley est immensément riche, c'est un très brave homme !... Je vais aller lui dire...

MARCEL, *l'interrompant avec violence.* — Assez, André ! je t'en prie, n'en dis pas plus ! Je ne veux rien demander à M. Kinderley, et je te défends, tu entends, je te défends de t'adresser à lui !... Ceci me regarde !... je lui laisserai, par testament, ce qui me reste ; je m'excuserai, par une lettre, de manquer à ma parole et... *(Sur un geste d'André.)* Non, non, je t'en supplie, tais-toi ! ma résolution est irrévocable !... la décision de l'arbitre, demain, tranchera mon sort !... Ah ! c'est une fameuse minute à vivre, mon petit !... si je n'avais pas tant de honte, je la savourerais en dilettante.

ANDRÉ. — Marcel, Marcel, ne me parle pas ainsi, à moi, ton meilleur ami !... Tu veux cacher ton émotion... pourquoi ?...

MARCEL. — Tais toi, tais toi !... ne dis plus un mot... A demain, mon petit... *(André essaye de le retenir.)* Non, laisse-moi partir... il faut que je rentre.

ANDRÉ. — Reste avec moi.

MARCEL. — Non, non... Tiens, regarde, je pleure... Si quelqu'un me voyait !... Laisse-moi retourner chez moi... ne m'accompagne pas... Je veux être seul, tout seul... je t'en prie... Rassure-toi... Je ne ferai rien ce soir... A demain.

*(Il sort vivement.)*

## Scène XIII

ANDRÉ, KINDERLEY.

*André, resté seul, hésite un instant ; puis il se dirige vivement vers la porte par laquelle Marcel vient de sortir. A ce moment, Kinderley descend au milieu de la pièce, et l'appelle.*

KINDERLEY. — Pardon, monsieur Fortin.

ANDRÉ. — Vous ?

KINDERLEY. — Yes... je suis obligé de vous dire quelque chose.

ANDRÉ. — Je dois retrouver Marcel, et...

KINDERLEY. — Précisément, c'est de lui que je veux vous parler !

ANDRÉ. — Ah ?

KINDERLEY. — Oui, je suis entré, il y a un moment, ici ; vous causiez... j'ai entendu le mot ruiné ; oui, j'ai entendu !... alors je suis resté pour écouter le reste, naturellement.

ANDRÉ. — Naturellement ?

KINDERLEY. — Yes... Quand on voit son prochain dans la peine, on ne doit pas être discret... je suis très douloureux pour votre brave ami, mais je veux vous dire que la chose ne mérite pas tant de sang mauvais... C'est tout à fait ridicule... Vraiment, monsieur Fortin, ai-je la physionomie d'un

homme qui regarde à quelques billets de mille?... Non, n'est-ce pas?... je les donnerais pour éviter un rhume à mon vieux cocher, qui me vole et se saoule, à plus forte raison les donnerais-je pour sauver la vie à M. de Bellac, qui est un beau et jeune homme ! .. Tenez, je m'assieds à cette table et je donne, sur la minute, un reçu de cette petite somme... et M. de Bellac m'a payé...

ANDRÉ. — Oh ! monsieur Kinderley...

KINDERLEY. — Et j'ajoute... laissez-moi finir... j'ai dans le Far-West des propriétés immenses... Si M. de Bellac veut me faire l'honneur d'en devenir le directeur, je lui offre de modestes appointements, cent mille francs par an ; s'il y tient absolument, il pourra vite me rembourser...

ANDRÉ. — Monsieur Kinderley, vous êtes un bon et loyal cœur !

KINDERLEY. — Non, je ne suis pas tout cela !

ANDRÉ. — Pour moi, je n'oublierai jamais ce que vous venez de dire... Malheureusement...

KINDERLEY. — Malheureusement?...

ANDRÉ. — Marcel n'acceptera jamais... Vous avez vu comme il s'est révolté, tout à l'heure, quand j'essayais de le convaincre.

KINDERLEY. — Oui, j'ai vu... mais il s'agissait de me demander, tandis qu'à présent c'est moi qui offre... je prie, même.

ANDRÉ. — Cela revient au même pour lui... Je le connais depuis l'enfance, il a un caractère indomptable, une fierté qui serait presque ridicule, si elle n'était pas si admirablement sincère... Ce que vous proposez là, avec tout votre cœur, il ne l'accepterait de personne ; il l'acceptera moins encore de vous !

KINDERLEY. — Et pourquoi donc?

ANDRÉ. — Vous êtes son rival, vous serez bientôt son rival heureux ; il verra, dans votre geste, de la pitié, et il n'a jamais souffert l'idée qu'on puisse avoir pour lui ce sentiment-là...

KINDERLEY, *nerveux*. — Alors il préférera cette chose horrible et stupide de se tuer à son âge, en pleine force, en pleine jeunesse?...

ANDRÉ. — Oui, j'en suis sûr.

KINDERLEY. — Je trouve cela bête, je puis dire !

ANDRÉ. — Je suis comme vous, je ne comprends pas ! Mais nous jugeons avec nos mentalités ; lui, il voit la vie autrement ; les mots honneur et devoir ont pour lui des significations sacrées et immuables... tant d'atavismes chevaleresques pèsent sur son cerveau!... Vous êtes un commencement de race, monsieur Kinderley ; moi, je suis issu du peuple révolutionnaire ; lui, il est le dernier rejeton d'une famille de guerriers qui ont parcouru le monde, le sabre à la main ; il étouffe dans notre société moderne ; ne pouvant pas être ce qu'il eût voulu, il se condamna à n'être rien que le prêtre agenouillé d'une religion intime : l'honneur de son nom... Vous ne comprenez pas cela, sans doute, vous qui êtes d'une race jeune, active, laborieuse, ambitieuse ; vous ne sentez peut-être pas tout ce qu'il y a de beau dans cette oisiveté.

KINDERLEY. — Si, je sens... je sens...

ANDRÉ. — Comprenez donc que, lui faire votre proposition, ce serait l'insulter... Il se considère en faute, il ne voit qu'un rachat : la mort !... Ce sentiment ne peut guère se comparer qu'à l'honneur japonais ; c'est un reste de chevalerie.

KINDERLEY. — Oui, je comprends, je comprends ! c'est stupide !... Alors, il se tuera?

ANDRÉ. — Hélas, j'en ai une peur atroce ; je vais le retrouver, je vais tout tenter pour le sauver, car je l'aime comme un frère ; mais j'ai peu d'espoir... *(Il pleure.)* Excusez-moi, je suis très ému.

KINDERLEY, *essuyant ses yeux*. — Moi aussi, monsieur Fortin.

ANDRÉ. — Je vous remercie encore... Au revoir, monsieur Kinderley... au revoir. *(Il sort.)*

## Scène XIV

KINDERLEY seul, puis ANDRÉ.

KINDERLEY, *seul*. — Pauvre, pauvre garçon... Oh ! quelle épouvantable chose !... Penser qu'un homme va mourir, qu'on a dans sa main de quoi le sauver, et qu'il refuse !

*(Il reste songeur une minute, puis froisse quelques papiers avec rage... Enfin il tire de sa poche une pipe, qu'il prépare avec un grand calme, succédant à une brusque colère. A ce moment, André reparaît vivement.)*

KINDERLEY. — Ah ! c'est vous de retour, monsieur Fortin?

ANDRÉ. — Je suis revenu sur mes pas, parce que... parce que...

KINDERLEY. — Parce que quoi?

ANDRÉ. — Le moyen de sauver Marcel...

KINDERLEY. — Eh bien?

ANDRÉ. — Je l'ai trouvé !

KINDERLEY. — Et vous ne le dites pas vite, en criant de bonheur?... Oh ! c'est mal... vous savez que je ferai n'importe quoi pour conserver l'existence de M. de Bellac !

ANDRÉ. — Eh bien, c'est très simple... il faudrait que vous obteniez de votre boxeur qu'il perdît, demain, le combat... Ainsi, Marcel ignorant que vous avez combiné cette défaite...

KINDERLEY, *avec enthousiasme*. — Mais oui ! c'est cela, bravo !... bien trouvé... il faut... *(Mais il s'arrête brusquement.)* Ah !... mais non... non... pas cela... Ah! non!... c'est tout à fait impossible, vous n'y pensez pas, monsieur Fortin...

ANDRÉ. — Pourquoi?

KINDERLEY. — Ce n'est pas seulement mon argent que vous me demandez-là, c'est le sacrifice de mon amour... Il n'y a pas qu'une misérable poignée de bank-notes au bout de ce match, il y a Mlle Lucie Ménard, et elle est toute ma vie, mon bonheur, ma joie... Non, non, il faut trouver autre chose, cela est impossible, impossible !

ANDRÉ. — En effet, excusez-moi... Suis-je bête, je n'avais plus pensé du tout à ce côté du pari... Pardon encore...

KINDERLEY *répète plusieurs fois*. — Oh! non non, cela est impossible !... Et puis même, si je voulais, je ne veux pas, mais si je voulais, ni Jim, ni Blawett n'accepteraient... ils ont, eux aussi, leur honneur, l'honneur du métier : ils ne comprendraient ni celui de M. de Bellac, ni le mien !... Non, vous voyez, c'est impossible... Allez-vous-en, je vais chercher autre chose... Allez-vous-en..; Allez-vous-en.

*(André sort.)*

KINDERLEY *se promène de long en large, allume sa pipe*. — Et, pourtant, un homme va mourir !

## Scène XV

KINDERLEY, YVETTE.

*Le soir est légèrement tombé. La porte du fond s'ouvre avec précaution et Yvette paraît ; elle marche sur la pointe des pieds.*

YVETTE. — Edmond ne m'a pas vue entrer... ça va !

*(Elle s'avance dans la pièce.)*

KINDERLEY, *sortant de sa rêverie*. — Qui va là?

YVETTE, *à part*. — Zut ! quelqu'un !... *(Haut.)* Excusez-moi, Monsieur, je venais pour dire un petit bonsoir à mon ami Jim Trimbel, avant son combat de demain.

KINDERLEY. — Oh ! vous êtes la petite cocotte!...

ROLAND KINDERLEY (M. de MAX).

YVETTE, *autrement.* — Oui.

*(Instinctivement Kinderley va se placer devant la porte de Jim, contre laquelle il s'appuie résolument.)*

YVETTE. — Il m'a demandé de venir, ce soir, n'est-ce pas, monsieur, alors je viens... *(Un temps.)* Simplement histoire de lui dire deux mots... Il prétend que ça lui donnera du courage... c'est un gosse, un véritable gosse... *(Un temps.)* Je ne sais pas pourquoi M. Blawett m'en veut ainsi ; je ne suis pas une méchante fille, vous savez, oh! ça, vous pouvez demander, pas méchante pour un sou... *(Un temps. Kinderley ne fume plus; les yeux perdus au loin, il semble ne pas écouter Yvette.)* Si, des fois, vous pouviez m'indiquer la chambre de Jim, je pourrais y entrer et sortir... ça, je vous le promets... *(Un temps.)* Je vous en supplie, monsieur, dites-moi où il est... C'est là, je parie... derrière cette porte où vous vous appuyez... oui, c'est là... j'en suis sûre ... Oh ! laissez-moi entrer, dites, vous serez si bon... il faut être bon, monsieur Kinderley ; laissez-moi entrer...

*(Kinderley, les yeux toujours au loin, s'écarte et lentement ouvre la porte de Jim.)*

YVETTE. — Oh ! ça c'est gentil, monsieur, vous êtes un chic type. Je n'oublierai jamais ce que vous faites là...

*(Kinderley la pousse lentement dehors, referme la porte, donne un tour de clef, met la clef dans sa poche. Puis il descend en scène, s'assied dans le rocking, porte sa pipe à sa bouche... tire quelques bouffées... puis il la laisse tomber à terre, et, brusquement, cachant sa tête dans ses mains, il éclate en sanglots.)*

KINDERLEY. — Lucie... petite Lucie.

*(Rideau.)*

# ACTE III

*La scène représente le foyer des boxeurs, dans le bâtiment où l'on a organisé le match. — Pièce quelconque, très simple, si possible sorte de hangar en planches, avec portes à droite et à gauche, banquette, chaises, etc.*

*Des affiches aux murs. A droite, une porte sur laquelle on a écrit « Jim Trimbel » ; une porte à gauche avec la mention « Paul Dumortier ». D'autres portes.*

## Scène première

KINDERLEY, PHILLIP, EDMOND.

*Au lever du rideau, Kinderley, dans un rocking-chair, fume un cigare, mélancolique, à droite de la scène. Phillip et Edmond entrent à gauche. Ce dernier porte le seau, l'éponge, la bouteille de menthe à l'eau, des serviettes. Ils n'aperçoivent pas Kinderley, qui leur tourne le dos.*

PHILLIP. — Vite, vite, Edmond... posez tout ceci sur le sol et courez trouver mon ami M. Moster, qui est devant la porte ; dites-lui qu'il prenne tant qu'il pourra Paul Dumortier, sans dire que c'est pour moi, bien entendu.

EDMOND. — Oui, monsieur Phillip.

PHILLIP. — Tâchez de faire rapidement... J'espère que le navrant état de cette brute de Jim n'est pas encore trop connu... je le cache depuis ce matin, autant qu'il est dans la possibilité... Allez !... ce sera le moyen de réparer un peu votre abominable négligence, qui fait tant de mal à tout le monde, Edmond !

EDMOND. — Je vous assure, monsieur Phillip, que je ne sais pas encore comment Mlle Yvette a pu entrer... Qu'elle ait profité d'une distraction de moi, pour se glisser dans la villa, c'est bien possible ; je me rappelle, maintenant, que le cocher des voisins m'a appelé pour me montrer dans le ciel un aéroplane que, d'ailleurs, je n'ai pu voir ; mais qu'elle ait pu, aussi vite, trouver la chambre de M. Jim, cela je ne me l'explique pas... En effet, quand je suis entré, M. Kinderley était encore dans la salle d'entraînement, il aurait bien vu Mlle Yvette.

PHILLIP. — Oui, ceci est incompréhensible, en effet, mais il n'en est pas moins vrai que cela est !... Allez donc vivement faire ce que je vous ai dit... Dumortier, tant que ça pourra ! *(A ce moment, Kinderley fait pivoter son fauteuil.)* Oh ! Monsieur Kinderley, I beg your pardon, je ne vous avais point vu...

KINDERLEY. — Good bye, Phillip !

PHILLIP. — Je me permets de prendre Paul Dumortier, vous comprenez, Monsieur Kinderley, parce que je ne suis pas riche... et que ce qui arrive est une catastrophe pour moi, absolument... Excusez...

KINDERLEY. — Vous faites un bon raisonnement... Allez, Edmond, courez, car je crains que déjà vous arriviez trop tard : la cote a baissé à partir de midi et demie, après qu'on a pesé les combattants.

*(Edmond est sorti.)*

PHILLIP. — Pourtant il n'y avait que M. de Bellac, vous, le manager de Dumortier et moi.

KINDERLEY. — Cela suffit et je ne m'explique pas comment vous attendez si tard pour jouer contre Jim.

PHILLIP. — J'ai déjà pris ce matin, Monsieur Kinderley, je voulais augmenter seulement.

KINDERLEY. — A la bonne heure, vous êtes un homme pratique, Phillip. It's al right !... Alors, notre Jim est toujours tout à fait fatigué ?

PHILLIP. — Toujours, et même de plus en plus...

KINDERLEY. — Et il n'y a aucune chance qu'il puisse gagner?

PHILLIP. — Aucune, Monsieur Kinderley.

KINDERLEY. — Ah !

PHILLIP. — Oh ! je suis enragé quand je me souviens !... quel malheur, tout de même !... Je pense que c'est un coup arrangé par nos concurrents, ceci; Monsieur Kinderley, ne croyez-vous pas?

KINDERLEY, *se levant, furieux.* — Je vous défends de dire une chose pareille, Blawett, je vous défends même de la penser !... Vous avez compris?

PHILLIP. — Excusez-moi ; je ne croyais pas vous fâcher... Je suis si douloureux de ce qui arrive que je parle au hasard... C'est rapport au choc que j'ai reçu en entrant ce matin dans la chambre de Jim, car je l'ai reçu le choc en voyant cette fille qui dormait, paisible, la poitrine dehors les draps, et Jim, qui, lui, avait la tête sur le tapis et les pieds sur la table de nuit... Oh ! quel hideux, effroyable spectacle... Je secouais Jim, il ne répondait pas ; elle l'avait mis knock-out, Monsieur Kinderley, absolument knock-out.

KINDERLEY. — En combien de rounds, Phillip?

PHILLIP. — Jim prétend qu'il a tenu cinq rounds ; au sixième il a senti un coup à la nuque, et il a été visiter le pays des songes.

KINDERLEY. — Et la cocotte?

PHILLIP. — Elle semblait prête à soutenir un nouveau combat... Je lui ai flanqué un grand coup de pied et l'ai jetée dans la rue, avec ses vêtements.

KINDERLEY. — Elle n'a rien dit?

PHILLIP. — Elle n'en a point eu le temps?

KINDERLEY. — Bravo !... Où est Jim, en ce moment?

PHILLIP. — Dans sa loge, il se prépare : mais il n'a plus de jambes ; il est ridicule à voir... Je ne peux pas rester près de lui, il me dégoûte tout à fait.

KINDERLEY. — Le Français est bien?

PHILLIP. — En pleine forme... Hélas ! il n'y a pas de doute sur la fin du combat : Jim ne tiendra pas même ce qu'il a tenu contre la fille de joie.

KINDERLEY. — Allons, l'anxiété ne sera pas longue !

## Scène II

LES MÊMES, EDMOND.

EDMOND, *entrant.* — Monsieur Blawett, monsieur Blawett... *(Il s'arrête, en voyant Kinderley.)* Oh ! pardon !

KINDERLEY. — Vous pouvez parler, Edmond.

EDMOND. — J'ai fait votre commission, monsieur Phillip, mais votre ami m'a prié de vous dire qu'on ne donnait plus Dumortier qu'à deux contre un... Le bruit de la mauvaise forme de M. Jim se répand avec une rapidité folle... Il y a une grosse émotion.

PHILLIP. — Ça se comprend.

EDMOND. — Personne ne s'explique ce qui a bien pu arriver.

PHILLIP. — Le contraire serait étonnant... A présent, Edmond, allez retrouver ce cochon lubrique; moi, je vais faire un tour à l'air, je veux le voir le moins qu'il est en mon pouvoir.

*(Il sort au fond.)*

EDMOND. — Entendu.

KINDERLEY. — Où en est-on, de la séance?... Le match Dubois-Mac Meyer est-il commencé?

EDMOND. — Oh! ce n'est, monsieur, ils en sont même déjà au quatrième round.

KINDERLEY. — Bien, je vais aller voir!...

*(Edmond sort à gauche : Kinderley se dirige vers le fond; à ce moment, entrent Marcel et André.)*

## Scène III

KINDERLEY, MARCEL, ANDRÉ.

KINDERLEY. — Good bye, monsieur de Bellac.

MARCEL. — Cher monsieur Kinderley, je vous cherchais, très heureux de vous rencontrer...

KINDERLEY. — Vous pouvez être heureux aujourd'hui! les chances ont pris brusquement le chemin de votre maison.

MARCEL. — Elles l'ont même pris un peu trop brusquement, et c'est de cela que je venais vous entretenir, justement.

KINDERLEY. — Que voulez-vous dire?

MARCEL. — Votre boxeur a été pris, cette nuit, d'une indisposition!...

ANDRÉ. — D'une indisposition absolument inexplicable!

KINDERLEY. — Je vous arrête... Qu'est-ce que cela veut prétendre? L'indisposition de Jim est très explicable... Il a... une maladie de cœur, et parfois il lui prend des troubles; déjà cela lui est arrivé une fois, à la veille d'un combat, en Amérique.

MARCEL. — C'est possible; en tous cas, je ne veux pas profiter de cette situation... Votre champion se trouve brusquement dans un cas d'infériorité manifeste, il faut absolument remettre l'assaut.

KINDERLEY, *sursautant*. — Vous ne songez pas à ce que vous dites, monsieur de Bellac, et vous ne raisonnez pas en homme de sport. Il n'y a pas lieu à remise... je vous prie de le croire... Si Jim Trimbel a perdu sa forme, tant pis pour lui, c'est que sa forme n'était pas solide!

MARCEL. — Pourtant...

KINDERLEY. — N'insistez pas, vous me fâcheriez! Le sort s'est prononcé pour vous, il faut respecter le sort; la victoire, dans quelques instants, vous fera son sourire... Vous serez le mari de Lucie Ménard, et j'ai une grosse jalousie de cela!

MARCEL. — Je considère que Mlle Lucie Ménard est toujours libre de son choix, et si elle vous préfère...

KINDERLEY. — Non, non, elle ne préfère personne, et elle a donné sa parole... Elle aussi a de l'honneur; elle sera votre femme, et moi j'embarquerai demain pour l'Amérique... Je voulais rester... mais je ne pourrai pas, vraiment... Vous m'excuserez... mais je ne pourrai pas... Au revoir, messieurs, au revoir.

*(Il sort rapidement, très ému.)*

## Scène IV

MARCEL, ANDRÉ.

MARCEL. — Le pauvre homme, il a l'air d'avoir vraiment beaucoup de chagrin.

ANDRÉ. — Oui, il aime très profondément Lucie; il le sait, j'en suis certain, et cela me désole, car c'est une grande loyauté... Mais aussi pourquoi s'est-il entêté à ne pas vouloir remettre le combat?

MARCEL. — Il considère que ce n'est pas régulier; il veut à tout prix, sans doute, le même point d'honneur, que Jim ne veut demander une remise de ta dette!

MARCEL. — Oui, peut-être... C'est stupide...

*(Il se promène nerveusement.)*

ANDRÉ. — Ne pense pas à cela, mon petit, réjouis-toi sans arrière-pensée du sort qui te sauve... Eh! quoi! on ne bâtit jamais que sur des ruines... Pense que, tout à l'heure, tu vas être tiré d'ennui, que non seulement tu n'auras pas à payer la lourde somme qui t'affolait, mais que tu vas te tirer de l'affaire avec un bénéfice de 50.000 francs; pense que tu vas épouser Lucie Ménard, qui a une jolie fortune, et que ta vie est faite définitivement... Pour

MARCEL DE BELLAC (M. G. Lacroix).

moi, je suis bien content, mon petit Marcel, bien heureux! Après l'épouvantable alarme d'hier, l'existence, ce matin, me semble belle!

*(Marcel ne répond rien; il se promène nerveusement de long en large; il a allumé une cigarette, puis il l'a cassée dans ses doigts et jetée à terre.)*

ANDRÉ. — Ah! sapristi, tu as une drôle de façon de manifester ta joie!

MARCEL, *brutalement*. — Je ne peux pas sauter comme un gosse... Veux-tu que je marche sur les mains, que je fasse des ailes de pigeon?

ANDRÉ. — Voyons, Marcel, qu'y a-t-il?...

MARCEL. — Mais rien, rien... que peut-il bien y avoir?... Je suis ravi, ravi... mais j'attends l'issue du combat pour me réjouir... On ne sait jamais ce qui peut arriver!

ANDRÉ. — Il ne peut plus rien arriver que d'heureux! Jim Trimbel est nettoyé, tu l'as vu, ce matin, et Dumortier est mieux que jamais... Tiens, allons le voir, cela te réjouira.

MARCEL. — Une seconde... nous avons bien le temps.

ANDRÉ. — Enfin, Marcel, ce n'est pas possible, tu me caches quelque chose?

MARCEL. — Ah ! laisse-moi tranquille, voyons ; je te dis que je n'ai rien, que je ne te cache rien ; ne m'agace pas.

*(Il s'assied dans le rocking et allume une cigarette.)*

ANDRÉ. — C'est bon, c'est bon !...

*(On entend au dehors des applaudissements.)*

ANDRÉ, *ouvrant la porte de droite.* — Tiens ! le petit Dubois vient de tomber... Ah ! il se relève... Il est grochy... *(On entend un coup de gong.)* Le time est arrivé à temps pour le sauver.

*(Il referme la porte et descend en scène.)*

MARCEL. — Dis donc, André?

ANDRÉ. — Quoi?

MARCEL. — Sais-tu si ma cousine Suzanne a profité des places que je lui ai envoyées.

ANDRÉ. — Je ne crois pas.

MARCEL. — Pourquoi?... C'est elle-même qui me les avais fait demander.

ANDRÉ. — Elle tenait absolument à voir le match, tant qu'elle croyait à la victoire de l'Américain; mais elle a changé brusquement d'avis, ce matin, en apprenant par moi que ton champion était devenu le grand favori.

MARCEL. — La raison?

ANDRÉ. — Tu la devines bien... Le Français vainqueur, tu épouses...

MARCEL, *se levant.* — C'est bon !...

*(Il reprend sa promenade, nerveusement.)*

## Scène V

LES MÊMES, PHILLIP, TRISTAN.

PHILLIP, *entrant, en repoussant Tristan.* — Non, Monsieur, non, je suis en confusion de vous dire non ; mais c'est non, vous ne verrez pas Jim Trimbel.

TRISTAN. — Je trouve cette défense incontestablement étonnante !

PHILLIP. — C'est ainsi... Jim se prépare et, avant le combat, il ne veut pas être dérangé ; il est trop sensible... Toutes mes excuses !

TRISTAN. — C'est bon, c'est bon, je n'insiste pas... *(Apercevant Marcel.)* Mais c'est bien à monsieur Marcel de Bellac que j'ai l'honneur de parler?

MARCEL. — Parfaitement, Monsieur.

TRISTAN. — Puis-je vous demander l'autorisation de voir Paul Dumortier?

MARCEL. — Mais certainement, Monsieur, par ici...

TRISTAN, *se tournant vers Phillip.* — Un boxeur qui se cache est un boxeur fini.

MARCEL. — Passez devant, Monsieur.

TRISTAN. — Je n'en ferai rien...

MARCEL. — Moi non plus...

TRISTAN. — Si, si, c'est au dompteur à entrer le premier dans la cage.

MARCEL, *riant.* — Ah ! s'il en est ainsi.

*(Il sort, suivi de Tristan et d'André.)*

## Scène VI

PHILLIP, seul ; puis YVETTE.

PHILLIP. — Certainly, il est fini, il est vidé ; tout le monde le sait à présent, mais je ne veux pas le montrer moi-même... J'ai ma dignité aussi, stupid man !

YVETTE, *entrant.* — Pardon, Monsieur... *(Phillip se retourne.)* Oh !...

PHILLIP. — Vous? .. encore vous? .. dirty creature ! *(Il s'avance sur elle.)* Vous n'avez pas assez de votre matinale correction? .. Attendez !...

YVETTE. — Ne me touchez pas ou je hurle ! .. et je vous fais arrêter, brute, sauvage, peau-rouge !

PHILLIP. — Oh ! quel affreux toupet !

YVETTE. — Vous savez ce que vous m'avez fait, avec vos manières ridicules?... un bleu large comme ça, sur la fesse gauche... C'est interdit en France, mon ami, de défigurer les gens, vous savez !... Si vous me reflanquez un coup de pied comme ce matin, je fais constater par témoins et je vous attaque... Je vous demande une indemnité...

PHILLIP. — Comme incapacité de travail.

YVETTE. — Parfaitement... nous sommes des civilisés, nous autres !... Allez, ouste!... laissez-moi passer, je viens voir Jim avant son combat, comme il me l'a demandé !

PHILLIP, *découragé.* — Oh ! vous pouvez aller... à présent, ça n'a plus d'importance... allez, vous verrez ce que vous avez fait de lui ; ce n'est plus un homme, c'est un limp rag, une éponge, rien du tout... Vous pourrez contempler votre ouvrage et être fière... Grâce à vous le Français va lui faire embrasser la terre, et il va perdre sa réputation.

YVETTE. — Oh ! la la ! quelle blague! Laissez-moi donc tranquille : l'amour n'a jamais fait de mal à personne !

PHILLIP. — L'amour est un poison pour les boxeurs !

YVETTE. — Vous me montez un bateau ; c'est par jalousie, uniquement, que vous m'empêchiez de voir Jim... oui, Monsieur, et pas pour une autre raison.

PHILLIP. — C'est raide !

YVETTE. — Et la preuve que je dis la vérité, la preuve que l'amour ne peut rien faire, voulez-vous que je vous la donne?

PHILLIP. — Je ne serais pas fâché !...

YVETTE. — Eh bien, c'est que j'ai été introduite dans la chambre de Jim par M. Kinderley lui-même !

PHILLIP. — Quoi?

YVETTE. — Et il a bigrement plus d'intérêt que vous à ce que Jim gagne, n'est-ce pas?

PHILLIP. — Qu'est-ce que vous avez dit?... C'est M. Kinderley...

YVETTE. — Oui, mon cher, lui-même... ça vous en oblitère une cavité, hein?... Quand je vous ai vu sortir de la villa, hier, j'ai pensé tout de suite à y entrer, bien entendu... J'ai fait appeler Edmond par un cocher de mes amis, et je me suis glissée chez vous. Je croyais qu'il n'y avait plus personne... Crac !... dans la salle d'entraînement, je tombe sur le Kinderley... « Qui va là? » qu'il dit... Moi, sans me troubler, je m'avance et je lui dis : « Pardon, Monsieur, je voudrais voir Jim ; où est sa chambre? » Il ne me répond pas... j'insiste ; je lui promets de ne faire qu'entrer et sortir, enfin je sors tous mes boniments... Alors, tout à coup, il m'ouvre, lui-même, la porte ; il me pousse dans la cambuse, et referme la porte... J'en étais comme un hareng saur dans le canal Saint-Martin... Même qu'il l'a fermée à clef, la porte, et que quand j'ai voulu ressortir, il n'y avait plus mèche... Alors, comme on ne savait pas quoi faire, Jim et moi, enfermés tous les deux, on a fait...

PHILLIP. — Assez !

YVETTE. — On ne pouvait pas enfiler des perles, n'est-ce pas?

PHILLIP. — Oh ! ce n'est pas vrai, ce que vous racontez-là, ce n'est pas une chose possible ; vous parlez ainsi pour vous moquer ; mais, dites-moi, à présent, que ce n'est pas vrai !

YVETTE. — Que ma tête se remplisse de poux et

que mes seins deviennent comme des galettes bretonnes, si je ne dis pas la vérité.

PHILLIP. — Ce n'est pas une chose que je puisse croire ! M. Kinderley aurait fait cela?... Mais dans quel but?... Pourquoi?... Non, je ne crois pas, je ne peux pas croire, je ne veux pas croire !

## Scène VII

LES MÊMES, KINDERLEY.

KINDERLEY, *entrant.* — Qu'est-ce que veut cette femme?

YVETTE. — Oh ! monsieur Kinderley, vous allez...

KINDERLEY. — Sortez !

*(Il lui montre la porte d'un geste autoritaire.)*

YVETTE. — Mais je...

KINDERLEY, *marchant sur elle, les yeux durs.* — Sortez !... et plus rapide que cela !

YVETTE, *démontée.* — C'est bon... c'est bon... je sors... ce n'est pas la peine de faire ces yeux-là... On s'en va !

*(Elle sort à reculons.)*

## Scène VIII

PHILLIP, KINDERLEY.

PHILLIP. — Oh ! Monsieur Kinderley, si vous saviez...

KINDERLEY. — Qu'y a-t-il, vieil ami?

PHILLIP. — Il y a, Monsieur Kinderley...

KINDERLEY, *l'interrompant.* — Rien du tout, Blaweur !... Vous avez très chaud, allez donc prendre l'air, old chap, voici de quoi boire à ma santé...

*(Il lui donne plusieurs billets de banque.)*

PHILLIP. — Oh ! Monsieur Kinderley...

KINDERLEY. — Filez, mon garçon... Mais filez donc...

*(Il le pousse dehors. A ce moment entre Lucie.)*

## Scène IX

KINDERLEY, LUCIE.

LUCIE. — Eh bien, Roland, vous voilà? je vous cherche depuis une heure... Vous n'êtes guère galant aujourd'hui, mon bon ami... je ne vous ai point vu ce matin ; vous n'êtes pas venu me chercher, pour me conduire ici ; vraiment, je ne sais trop que penser!

KINDERLEY, *très gêné.* — Pardonnez-moi, Mademoiselle, j'ai été très pris par les préparatifs de la rencontre, très préoccupé aussi... alors...

LUCIE. — Préoccupé?

KINDERLEY. — Oui. Mademoiselle...

LUCIE. — Mademoiselle?... Vous voici bien cérémonieux aujourd'hui : vous êtes donc fâché, que vous ne m'appelez plus « chère jolie petite amie? »

KINDERLEY. — Oh ! je ne suis pas fâché ; seulement il me faut, à présent, quitter cette familière [illegible]

LUCIE. — Ah ! ... *(D'un temps.)* C'est donc vrai, Roland, que votre boxeur a perdu brusquement [illegible] comme on dit, et qu'il doit être battu, cet [illegible]

KINDERLEY. — Oui... en effet, c'est la vérité...

LUCIE. — Ah ! ... vous avais pas voulu le croire !...

KINDERLEY. — Ça vous fait quelque chose?

LUCIE. — Mais, évidemment, Roland, cela me fait quelque chose. Vous m'avez dit, hier : « Habituez-vous à l'idée d'être bientôt Mme Kinderley ; alors, depuis ce moment-là, j'ai cherché à m'habituer et...

KINDERLEY. — Et?...

LUCIE. — J'y était arrivée !

KINDERLEY, *très ému.* — Oh ! petite Lucie, petite Lucie !...

LUCIE. — A présent, il me faut perdre cette habitude, cela me surprend ; on ne joue pas ainsi avec les gens !

KINDERLEY, *brusquement.* — Adieu... adieu, chère jolie petite amie !...

*(Il se dirige vers la porte.)*

LUCIE. — Vous partez?

KINDERLEY. — Oui, je ne peux plus rester ici près de vous... Adieu... adieu.

LUCIE. — Alors, avant de partir, Roland, prenez ceci.

*(Elle lui tend une feuille de papier.)*

KINDERLEY. — Qu'est-ce donc?

LUCIE. — Je m'étais essayée ce matin à signer Lucie Kinderley ; je voulais vous montrer ces modèles pour que vous choisissiez... A présent, ils sont inutiles... gardez-les... comme un souvenir de moi.

KINDERLEY. — Oh ! mon Dieu, vous aviez... vous aviez... *(L'émotion l'étrangle ; alors il se sauve en répétant.)* Adieu... adieu !...

## Scène X

LUCIE, puis PHILLIP et EDMOND.

LUCIE, *seule.* — C'est vrai, pourtant, que j'y étais habituée...

*(Elle va au fond de la scène, s'assied dans un grand fauteuil, tire son mouchoir et s'essuie les yeux. A ce moment on entend au dehors des cris, des sifflets, des applaudissements. La porte s'ouvre, et Phillip entre en courant. Lucie se retourne pour n'être point vue ; le dossier la cache entièrement.)*

PHILLIP. — Edmond ! Edmond !...

EDMOND, *sortant de gauche.* — Monsieur?

PHILLIP. — Préparez tout ; le premier match va être fini, le petit Dubois est tout à fait surclassé par Max-Never ; il n'en a pas pour cinq minutes.

EDMOND. — Bien, monsieur Phillip !

*(Il s'apprête à sortir.)*

PHILLIP. — Ah ! dites donc, Edmond ; je dois vous faire des excuses beaucoup.

EDMOND. — Des excuses ; pourquoi?

PHILLIP. — A propos de ce qui est arrivé à Jim... Ce n'est pas votre faute, Edmond ; il s'est passé quelque chose de tout à fait incroyable, véritablement, une chose que je n'aurais jamais pu penser.

EDMOND. — Et quoi donc?

PHILLIP. — C'est M. Kinderley, lui-même, qui a fait abîmer ainsi Jim Trimbel.

EDMOND. — Vous dites !

PHILLIP. — Oui, c'est M. Kinderley, lui-même, qui a déclassé Jim... Il faut croire qu'il avait une bonne raison pour ne pas vouloir qu'il gagne le combat d'aujourd'hui.

LUCIE, *qui avait dressé l'oreille aux premiers mots de Phillip, étouffe un cri.* — Oh !... lui... lui !

EDMOND. — Vous en êtes certain, monsieur Phillip?

PHILLIP. — Absolument certain ! Et, tenez, voilà même ce qu'il m'a donné, tout à l'heure, quand il a vu que je savais...

*(Il agite les billets de banque sous le nez d'Edmond.)*

EDMOND. — Eh bien, par exemple, voilà qui n'est pas banal !

LUCIE, *à part.* — Il a fait cela... il a fait cela.
*(Elle pleure, la tête dans ses mains.)*

EDMOND. — Mais dites donc, monsieur Phillip, à present, moi aussi je suis...
*(Il tend une main ouverte.)*

PHILLIP, *remettant les billets dans sa poche.* — Mais vous, mon ami, ça n'a aucune espèce d'importance ! *(On entend de nouveaux cris.)* Allez, pressons, pressons : entendez vous, c'est la fin !

EDMOND. — Tout y est !
*(Les sifflets, les acclamations se font plus violents.)*

PHILLIP. — Quel est ce bruit ?... *(Il ouvre la porte et regarde au dehors.)* Ça y est : les seconds du petit Dubois ont jeté l'éponge : ça va être a nous !

## Scène XI

LES MÊMES, MARCEL, ANDRÉ, TRISTAN, puis KINDERLEY, JIM, *des soigneurs, des boxeurs, des curieux.*

MARCEL, *entrant, à Tristan.* — Eh bien, Monsieur, comment trouvez-vous notre homme?

TRISTAN. — Superbe.

PHILLIP, *à Marcel.* — Monsieur, le premier match est terminé.

MARCEL. — Ah ! merci... André, préviens Dumortier.

ANDRÉ. — J'y vais.
*(Il sort à gauche. Des curieux, les boxeurs du premier match, des soigneurs, toute une foule de gens en maillot entrent par la droite. Lucie se dissimule au fond de la scène.)*

KINDERLEY, *fendant la foule.* — A nous, mes enfants ; Phillip, sortez votre homme malade !

TRISTAN (M. André Mayral).

PHILLIP. — Je le sors, Monsieur Kinderley : mais on va se moquer de nous... *(Il ouvre une porte de gauche et appelle.)* Jim !... allons, Jim, venez... sortez, espèce de ridicule !
*(Jim entre : il est tout pâle et titubant : un murmure se fait entendre.)*

PHILLIP. — Ah ! vous êtes beau, vous êtes joli, ditty mounky ! vous avez l'air d'avoir été conçu par un cochon tuberculeux et une brebis neurasthénique... Allez... allez prendre votre place dans le ring : allez le premier, pour que tous les mangeurs de grenouilles, ils aient bien le temps de se moquer et de faire des mots.

JIM. — Je vous prie de m'excuser, Phillip, mais je dois vous dire que je comprends bien à present que j'ai une meilleure vocation pour l'amour que pour la boxe.

PHILLIP, *l'interrompant.* — Fermez !... enough jew !

JIM. — J'ai la tête lourde, j'ai aussi un torticolis, et les reins me font souffrir...

PHILLIP. — Dumortier va vous frictionner, mon petit ami... Allez, venez...
*(Il l'entraîne et sort avec lui, ainsi qu'Edmond et des soigneurs.)*

KINDERLEY, *à Marcel.* — Vous voyez que vous n'avez pas grand'chose à craindre, monsieur de Bellac.

TRISTAN. — Ah ! voici le beau petit Paul Dumortier !... Bravo...
*(Tous les assistants applaudissent le boxeur français, qui passe avec ses seconds.)*

TRISTAN. — Gagnons nos places rapidement .. il n'est pas facile de traverser cette foule compacte !

MARCEL. — Viens avec moi, André... je suis ému, énervé.

ANDRÉ. — Et moi encore plus que toi, si c'est possible... Vous ne venez pas, monsieur Kinderley?

KINDERLEY. — Non, merci vraiment, j'aime mieux rester ici... Je vais me mettre dans ce rocking, allumer un bon cigare et attendre la défaite, aussi stoïquement que possible !...

MARCEL, *allant à lui.* — Monsieur, je tiens à vous dire...

KINDERLEY. — Ne dites rien ; je sais... merci... Puisque je dois être malheureux, je préfère que ce soit vous qui soyez content... good bye !...
*(Tous les assistants sont sortis. On entend les applaudissements qui accueillent les entrées des boxeurs. Marcel et André sortent à leur tour. — Les applaudissements cessent après de nombreux : « Chut... chut... silence ! » et on entend la voix du speaker, qui annonce le match.)*

LE SPEAKER. — Grand combat international en 20 rounds de 3 minutes, gants de 4 onces, entre Jim Trimbel, américain, et Paul Dumortier, français !... A ma droite : Jim Trimbel, américain ; à ma gauche : Paul Dumortier, français. Premier round !
*(Un coup de gong !)*
*(Kinderley s'est assis dans un rocking, au premier plan ; il se met à fumer, les yeux au loin... Lucie, qui l'a regardé plusieurs fois à la dérobée, voyant qu'il ne l'aperçoit pas, déplace un peu, sur la gauche, et une petite table et son fauteuil. Elle se met à écrire rageusement ; Kinderley ne sort pas de sa rêverie... Alors elle descend sa table et son fauteuil presque au premier plan.)*

LUCIE, *écrivant.* — Lucie de Bellac !... *(Elle élève le papier, l'admire, et toujours très haut.)* Ça fait bien... Comtesse Lucie de Bellac !... c'est chic !...
*(Voyant que Kinderley ne la voit pas, elle laisse tomber son sac, un presse-papier.)*

KINDERLEY. — Oh !... Comment, vous étiez là, Lucie?

LUCIE. — Moi?... il y a une heure... vous vous

[illegible] vous écrivez à présent? [illegible] je ne sais pas où vous [illegible] vos yeux, mon ami.

KINDERLEY. — Vous étiez ici, à cette table?

LUCIE. — Ici même.

KINDERLEY. — Oh! c'est curieux... *(Un temps.)* Pourquoi n'êtes-vous pas dans la salle?

LUCIE. — Je n'aime pas voir deux hommes se donner des coups de poing... et puis... j'ai quelque chose de très important à faire.

KINDERLEY. — Ah!... excusez-moi...
*(Il fait un pas pour se retirer.)*

LUCIE, [illegible] *à elle-même, mais très haut.* — Doit-on signer Lucie de Bellac... ou comtesse Lucie de Bellac... ou comtesse Marcel de Bellac!... *(Elle brandit son papier.)* Les trois font bien...

KINDERLEY, *revenant brusquement.* — Lucie!

LUCIE. — Mon ami?.. Oh! pardon, je vous dérange; j'ai parlé tout haut sans le vouloir, je ne recommencerai plus, je vous promets!
*(Elle dit nerveusement à faux et contemple toujours ostensiblement le papier, qu'elle recule comme pour mieux juger de l'effet.)*

KINDERLEY. — Pourquoi vous écrivez cela?

LUCIE. — Quoi donc?

KINDERLEY. — Pourquoi vous écrivez toutes ces signatures : Lucie de Bellac, comtesse de Bellac?..

LUCIE, *se levant, rageuse, et son visage près du sien.* — Parbleu, pour m'y habituer, mon cher!

KINDERLEY, *qui reçoit le choc.* — Oh! Lucie!... *(Un grand temps. Il regarde Lucie qui plastronne et dont les yeux ne quittent pas ses yeux.)*

LUCIE. — Qu'y a-t-il?...

KINDERLEY, *tirant le papier qu'elle lui a donné, deux scènes avant.* — Vous aviez pourtant écrit celles-ci...

LUCIE. — Et puis après?... j'avais écrit celles-ci quand vous aviez toutes les chances de gagner; à présent, puisque votre boxeur doit être battu, il faut bien!...

KINDERLEY. — Oh! ce n'est pas possible, vous, Lucie... vous?...

LUCIE. — Que vous prend-il?

KINDERLEY. — Vous m'aviez dit aussi que vous étiez habituée à l'idée de devenir ma femme.

LUCIE. — J'ai dit cela?

KINDERLEY. — Mais oui... tout à l'heure...

LUCIE. — Je ne m'en souviens pas... *(Sur un geste.)* Mais du moment que vous me le dites..... eh bien, cela prouve que j'ai une nature souple... ce qui est bien heureux, dans la situation présente... Si je n'étais pas ainsi, comment pourrais-je supporter l'effroyable coup du sort qui affaiblit si brusquement votre boxeur!
*(Elle le regarde dans les yeux; il baisse la tête.)*

KINDERLEY. — Vous avez raison!... excusez-moi... tout à l'heure j'avais cru comprendre...

LUCIE. — Quoi?

KINDERLEY. — Ce n'est pas la peine.

LUCIE. — Si... dites ce que vous aviez cru comprendre?

KINDERLEY. — Que vous aviez pour moi de la [illegible] de l'estime... que je ne vous déplaisais [illegible]

LUCIE. — Enfin que je vous aimais? *(Il ne répond [illegible] nerveusement.)* Ah! ah! ah!... [illegible] Mais qui a pu vous faire supp[illegible]

KINDERLEY. — Vous aviez dit des mots...

LUCIE. — [illegible] vous avez mal compris, mon [illegible]

KINDERLEY. — J'ai compris avec mon cœur!

LUCIE. — Il ne sait pas le français, votre cœur!

KINDERLEY. — C'est bien possible; pardonnez-moi.

LUCIE, *rageuse et mordante.* — Vous êtes joliment fat, mon bon Roland! Comment, il suffit d'une phrase en l'air, sans importance, pour que vous croyiez une femme amoureuse de vous?... Ah! ah!... c'est très comique; il ne vous en faut pas beaucoup!... Désolée de vous désabuser!... cela n'est pas!... heureusement, d'ailleurs, puisque les chances sont pour M. de Bellac... car elles sont sûrement pour lui, n'est-ce pas?... *(Il ne répond rien... Les yeux fixés sur le papier qu'il tient à la main, il lutte contre une grosse envie de pleurer.)* Mais répondez-moi donc quelque chose!... *(Il ne bouge pas.)* Eh bien, ce n'est pas vrai, ce que vous dites-là, vous entendez, c'est faux...

KINDERLEY. — Mais...

LUCIE, *se montant.* — C'est faux, archifaux... je n'ai jamais eu la moindre préférence pour vous!... pas la moindre!... Si l'un de vous deux avait dû me plaire davantage, c'eût été Marcel de de Bellac... *(Kinderley ne bouge pas.)* Oui, mon cher... Oh! je vous en prie, taisez-vous!... D'abord Marcel est brun... et j'ai toujours eu horreur des blonds!...

KINDERLEY. — M. de Bellac n'est pas brun!

LUCIE, *s'exaspérant.* — Il n'est pas brun?... il n'est pas brun?... vous l'avez bien regardé!... Je vous en prie, ne dites pas de bêtises... il est brun... d'un brun... tirant sur le blond... *(Hors d'elle.)* Enfin il me plaît... il me plaît... cela suffit!...

KINDERLEY. — Oh! évidemment, ça suffit.
*(Il déchire rageusement en mille morceaux le papier qu'il tient à la main.)*

LUCIE, *bondissant instinctivement.* — Oh! c'est mal, Roland!

KINDERLEY. — Ce qui est mal, c'est de se moquer d'un brave pauvre garçon, simplement parce qu'il est assez naïf pour croire en vous, et qu'on est une petite Française jolie et sans cœur!

LUCIE. — Ce qui est mal, c'est quand, ayant fait la cour à une jeune fille, on s'aperçoit qu'on ne l'aime pas assez pour l'épouser; au lieu de le lui dire franchement, honnêtement, on s'en va organiser je ne sais quelle défaite, pour éviter de devenir son mari!

KINDERLEY. — Vous dites?

LUCIE. — Je dis qu'il n'est pas honnête d'avoir, par un moyen que je n'ai pu deviner, mis votre boxeur hors d'état de résister à Paul Dumortier!

KINDERLEY. — Vous savez?

LUCIE. — Alors c'est vrai?... Il avoue! il ne cherche même pas à mentir, à épargner ma fierté... Tenez, Roland, c'est lâche, d'avoir agi ainsi; c'est odieux, et je suis bien contente de ne pas vous aimer; car j'aurais pu vous aimer, j'aurais pu me laisser prendre à vos paroles; mais je ne vous aime pas, justement, je ne vous ai jamais aimé, vous entendez, jamais; et à présent je vous hais, je vous déteste, je vous méprise!... Allez-vous-en, partez, partez... qu'est-ce que vous faites là, planté sur vos jambes?... partez donc! Ou plutôt dites-moi quelque chose, cherchez une excuse, justifiez vous...

KINDERLEY. — Lucie, je ne peux pas vous dire... c'est un secret qui n'est pas à moi!...

LUCIE. — Je ne vous crois pas... Un secret, l'honneur d'un autre... c'est du roman feuilleton, ça, mon cher; je suis jeune, mais, tout de même, pas idiote!... Une raison!... donnez-moi une vraie raison... Et puis non, partez, je suis folle d'insister ainsi, c'est indigne de moi... Partez, partez vite,... voilà votre chapeau, votre canne... Allez... mais allez donc!...
*(Elle tombe sur une chaise et se cache la figure dans ses mains.)*

KINDERLEY. — Oui, je pars; il vaut mieux, en

effet !... *(Gravement.)* Je suis désolé seulement que vous n'ayez pas pour moi une estime assez grande, pour croire ma simple parole, sans explications... Adieu, petite amie...

## Scène XII

LES MÊMES, EDMOND.

EDMOND, *entrant brusquement.* — Monsieur Kinderley, monsieur Kinderley !...

KINDERLEY. — Qu'y a-t-il?

EDMOND. — Jim est par terre... Ecoutez !
*(Il a laissé la porte ouverte.)*

UNE VOIX, *au dehors.* — Five... six... seven... eight... out ! *(Un coup de gong.)*

*(Des cris, des applaudissements se font entendre. Edmond repart comme il est venu.)*

KINDERLEY, *très pâle.* — C'est fini !... c'est fini !... Adieu, chère jolie petite amie... pardonnez-moi !... Plus tard, bien plus tard, vous apprendrez, peut être, que Kinderley était un honnête garçon et qu'il vous aimait de toute son âme !... *(Il ouvre la porte, il s'arrête, la main sur ses lèvres, comme pour un baiser qu'il n'enverra pas.)* Adieu !...

LUCIE, *dans un grand élan.* — Roland !... Roland !... restez... je vous crois... je vous crois... *(Elle chancelle. Kinderley se précipite, envoyant son chapeau d'un côté, sa canne de l'autre, et la reçoit dans ses bras.)*

KINDERLEY. — Lucie... petite Lucie... pourquoi m'avoir dit tant de choses méchantes?

LUCIE. — Parce que, moi, aussi, je vous aime, Roland !...
*(Il a un cri de joie et la serre dans ses bras éperdument.)*

## Scène XIII

LES MÊMES, MARCEL, puis ANDRÉ, PHILLIP, JIM, YVETTE, EDMOND, etc.

MARCEL, *entrant.* — Monsieur Kinderley, je suis vainqueur !... *(Il voit le couple.)* Oh !

KINDERLEY, *se retournant.* — Monsieur de Bellac !

MARCEL. — Oh ! oh ! par exemple !

KINDERLEY. — Monsieur de Bellac... je suis effrayé de ce que j'ai fait... C'est la première fois que je suis déloyal, je vous jure, et...

MARCEL, *tombant sur une chaise.* — Eh bien ! eh bien !... si je m'attendais !...

KINDERLEY. — Monsieur de Bellac écoutez-moi !... Mais il va s'évanouir... De l'eau, vite !... Je suis une misérable brute !

MARCEL, *passant la main sur son front.* — Oh ! oh ! non, ça ! ça, c'est trop de bonheur ! c'est trop de bonheur à la fois !...

LUCIE. — Que dit-il?

KINDERLEY. — Ne faites pas attention... c'est le chagrin !... il divague, le pauvre jeune homme !

MARCEL, *avec élan.* — Non ! je ne divague pas... je suis heureux, très heureux... Serrez-moi la main, Kinderley...

KINDERLEY. — Vous vous moquez, sans doute?...

MARCEL, *enthousiaste.* — Mais non !... Vous voyez devant vous l'homme le plus heureux qui soit !... Ah ! la belle, la bonne, la splendide journée !

LUCIE, *un peu piquée.* — Vous êtes si heureux que ça de ne pas m'épouser, Marcel?

MARCEL. — Oui, Lucie, oui... ou plutôt non... enfin... écoutez, petite amie... je vous aime de tout mon cœur, vous êtes ma camarade d'enfance, je vous aime comme un frère, mais je ne vous aime pas autant que M. Kinderley vous aime... alors...

LUCIE. — Vous ne m'aimez pas autant?...

KINDERLEY, *se montant.* — Vous n'aimez pas... et vous avez fait la cour tout de même?...

MARCEL. — Mais...

KINDERLEY, *marchant sur lui.* — Vous avez lutté contre moi...

MARCEL. — Je...

KINDERLEY. — Vous avez manqué briser mon bonheur... Permettez-moi de dire que ce n'est pas très bien, monsieur de Bellac...

MARCEL. — Si vous me laissiez vous expliquer...

KINDERLEY. — Pourquoi vous, si galant homme, avez vous ainsi agi?...

PHILLIP BLAWEIT (M. RIVERS).

MARCEL. — Mais par devoir, monsieur Kinderley, par devoir !

LUCIE. — Par devoir?

MARCEL. — Oui, par devoir ! Mon père, en mourant, m'avait fait jurer de tenter l'impossible pour vous épouser, Lucie ; il vous savait seule dans la vie, et voulait un défenseur, dont il soit sûr, à la fille de son meilleur ami. J'avais juré, je devais obéir !... J'aurais été pour vous le compagnon le plus sûr et le plus fidèle... Seulement...

LUCIE. — Seulement?

MARCEL. — Pour obéir à ma parole, j'avais dû éloigner de moi un petit bonheur très tendre qui me tendait les bras... Ce petit bonheur, je vais pouvoir aller à lui...

LUCIE. — Je comprends... Suzanne?

KINDERLEY. — Oh ! la petite cousine !

MARCEL. — Oui, Suzanne !... Et c'est pourquoi je dis que cette journée est belle !... Ah ! je ne me

doutais pas, ce matin, qu'elle finirait ainsi !... je ne croyais même pas le voir vivant !

Lucie. — Vivant ! et pourquoi ?

Marcel. — Je peux bien vous le dire, à présent, c'est une chose toute [illegible] écoutez-la... Monsieur Kinderley, je suis ruiné depuis hier ; si mon boxeur avait perdu, je ne pouvais vous payer, et, en ce moment, je serais en train de me brûler la cervelle !

Lucie, à [illegible] Oh !

Marcel. — [illegible] je vis, je respire, et je suis heureux ! Il y a, vous savez, de bons moments, dans l'existence !

Kinderley. — Oui, il y a d'excellentes minutes, monsieur de Bellac !

Marcel. — Voici nos amis... venez !

Lucie, à *Kinderley*. — J'ai compris, vilain cachottier.

Kinderley. — Chut !... petite amie.

Marcel. — André, André !... Lucie Ménard épouse Kinderley, qu'elle aime... Cours prévenir Suzanne.

André. — Ah bah ! Bravo ! j'y vole... Va-t-elle être heureuse !

*(Il sort.)*

Phillip. — Oh ! monsieur Kinderley, je suis heureux !... Figurez-vous que Paul Dumortier est fâché avec son entraîneur, et je deviens son manager à partir d'aujourd'hui !

Kinderley. — Vous êtes heureux aussi !... Oh ! vous êtes tous heureux ?... Moi, je suis, alors !... j'ai trop de chance... rien que des visages heureux autour de moi !

Lucie, *voyant entrer Jim, la figure bosselée et rougie*. — Comme visage heureux !...

Yvette, *à Jim, qui veut l'embrasser*. — Ah ! non, tu es trop laid, à présent !

Jim. — Je suis laid ?

*(Il passe au milieu de tous, sa figure abîmée.)*

Kinderley. — Oh ! oui, vous êtes affreux, poor old man !... Cachez vite cette marmelade... Voici pour cacher !

*(Il lui met sur la figure une liasse de billets de banque.)*

Yvette, *courant à lui*. — Oh ! que tu es joli comme ça, mon coco !

Phillip. — Eh bien, Jim, vous voici sans manager... Qu'allez-vous faire à présent ! stupide garçon !

Jim, *avec un cri de joie*. — L'amour, Phillip... l'amour !

*Rideau.*

# L'INTRUS

COMÉDIE EN UN ACTE

DE

## MARCEL FABRE et HENRY DUPUY-MAZUEL

*Représentée pour la première fois au Théâtre des Variétés le 22 Août 1912*

M. MARCEL FABRE.

### PERSONNAGES

| | |
|---|---|
| *Bourdenne* | MM. JEAN ROZANNE. |
| *Trinqueleux* | JACQUIN. |
| *Le chef de bureau* | MICHELEZ. |
| *Théophile* | BERGUET. |
| *Jeanne de Kerlant* | Mme M. L. LACROIX. |

Copyright by MARCEL FABRE, 1913
*Tous droits réservés pour tous pays y compris la Russie.*

# L'INTRUS

*Un bureau d'administration. Cartons, casiers, cartes de France. A droite, le bureau de Bourdenne sous lequel on aperçoit un panier à provisions. A gauche, le bureau de Trinqueleux. Au fond, une petite table entre la fenêtre et la porte.*

## Scène Première

*Au lever du rideau, Théophile frotte les carreaux de la fenêtre tout en conversant avec Bourdenne qui est assis de biais devant son bureau.*

BOURDENNE, *avec une indignation contenue.* — Un intrus !... On veut introduire un intrus ici !... chez nous !... C'est inimaginable !...

THÉOPHILE. — Où allons-nous, Monsieur Bourdenne, où allons-nous?

BOURDENNE. — A la débâcle, Théophile, à la débâcle, ni plus, ni moins... Depuis dix-huit ans que j'ai l'honneur d'être fonctionnaire, j'occupe ce bureau avec mon collègue Trinqueleux. Depuis dix-huit ans il est au bureau de gauche et moi à celui de droite... Vous le savez, Théophile, vous qui êtes depuis toujours notre collaborateur modeste et dévoué... Et voilà qu'on veut changer tout cela...

THÉOPHILE. — Heureusement que M. Trinqueleux est allé dire son fait au chef de bureau.

BOURDENNE. — C'est ce qui me tranquillise un peu... Trinqueleux saura trouver les mots qu'il faut C'est un homme d'un savoir et d'une éloquence...

THÉOPHILE. — Ça c'est vrai...

BOURDENNE. — Oh ! Vous ne pouvez pas savoir (*Avec une mystérieuse solennité.*) Tenez, Théophile, il faut une cause grave pour que je commette cette indiscrétion... mais je sais que vous garderez pour vous ce que je vais vous confier...

THÉOPHILE. — Soyez tranquille, Monsieur Bourdenne...

BOURDENNE. — Eh bien, sachez que Trinqueleux est auteur dramatique.

THÉOPHILE, *admiratif.* — Oh !

BOURDENNE. — Oui, mon ami... Il a déjà fait sept pièces en cinq actes et en vers... c'est admirable !...

THÉOPHILE, *même jeu.* — Oh ! En vers !

BOURDENNE. — Oui, et même elles ont été lues par le Comité du Théâtre Français.

THÉOPHILE, *même jeu.* — Oh !

BOURDENNE. — Qui les a d'ailleurs refusées... les manuscrits sont là dans ce casier... Comment allons-nous faire avec le nouveau? S'il allait toucher sans se gêner aux pièces de Trinqueleux! (*Mouvement de Théophile.*) Eh ! Est-ce que nous savons qui on va nous imposer? Quelque jeune gommeux pistonné ne doutant, ou un de ces vieux imbéciles dont personne ne veut plus... Ah ! tenez, Théophile, voilà un signe de décadence pour un peuple que l'anarchie dans le fonctionnarisme.

THÉOPHILE. — Il me semble que j'entends le pas de M. Trinqueleux.

## Scène II

*Trinqueleux entre comme un ouragan, referme la porte avec violence et vient s'asseoir devant son bureau.*

BOURDENNE. — Eh bien?

TRINQUELEUX. — Eh bien j'ai vu le chef et je lui ai lâché mon paquet... Et comment...

BOURDENNE. — Que t'a-t-il répondu?

TRINQUELEUX. — Que voulais-tu qu'il réponde? Il a souri, dit des phrases vagues et affirmé que nous nous entendrions très bien tous les trois.

BOURDENNE, *les bras au ciel.* — Tous les trois !... Oh !...

(*Ils se regardent tous les deux avec accablement. — Un silence.*)

BOURDENNE. — Allons... finie notre vie à deux... finies nos causeries politiques, nos réflexions dans lesquelles nous étions toujours d'accord... Finies nos petites popotes à deux sur le même réchaud...

TRINQUELEUX. — Tais-toi, Bourdenne, tais-toi. (*Nouveau silence qu'interrompt soudain Trinqueleux d'un formidable coup de poing appliqué à toute volée sur la table.*) Ah ! il va être bien reçu cet intrus. (*Il se lève.*) Et d'abord, tenez, Théophile, fichez-moi cette table dehors... cette table d'intrus... Sa table. (*Il ricane.*) Vois-tu ça... Sa table !... Monsieur a déjà sa table, comme nous qui sommes ici depuis dix-huit ans...

THÉOPHILE. — Mais, Monsieur Trinqueleux, c'est par ordre de M. le Sous-chef que j'ai...

TRINQUELEUX. — Je m'en moque. Enlevez ça, vous dis-je, ou je fais un malheur. (*Il martèle la table de son poing fermé.*) Je suis un homme doux, moi... un homme patient, moi, mais, tonnerre de Dieu, il ne faut pas me ficher des tables d'intrus dans mon bureau parce que...

BOURDENNE. — Allons, allons, Trinqueleux, calme toi. C'est moi, ton vieux Bourdenne qui t'en prie. Je comprends ta colère, certes, et je la partage, mais...

TRINQUELEUX. — Un intrus !... Ici !... chez nous !... C'est trop fort vraiment, c'est trop fort. C'est à vous faire devenir anarchiste.

THÉOPHILE, *effrayé.* — Oh !

BOURDENNE, *de même.* — Chut !

TRINQUELEUX. — Mais, patience, nous aurons peut-être le dernier mot.

BOURDENNE. — Que veux-tu dire?

TRINQUELEUX. — J'ai une idée... nous...

(*Il s'arrête et regarde Théophile.*)

THÉOPHILE. — Permettez-moi de me retirer, je vois que je suis de trop.

TRINQUELEUX. — Non, non, restez, Théophile... Nous pouvons compter sur vous, n'est-ce pas?

THÉOPHILE. — Ah ! Monsieur Trinqueleux, si vous le pouvez.

TRINQUELEUX. — J'ai donc une idée qui me vient de la grande habitude que j'ai du théâtre... car il faut que vous sachiez, Théophile, que j'ai l'habitude du théâtre...

THÉOPHILE. — Je le...

BOURDENNE, *l'arrêtant vivement.* — Chut...

TRINQUELEUX, *qui n'a rien entendu.* — Je vais

ourdir une de ces trames compliquées qui font le succès de mes pièces. Voici donc ce que je propose : il faut mener une vie telle au nouveau venu que ce séjour lui paraisse un enfer et qu'il demande de lui-même à s'en aller.

BOURDENNE, *enthousiasmé.* — Bravo ! .. Merveilleux !... Quand je vous disais qu'il trouverait quelque chose... Hein? Qu'en dites-vous, Théophile?

THÉOPHILE. — Je dis que pour une idée, c'est une idée.

TRINQUELEUX. — Attendez, laissez-moi développer mon plan. Chacun de nous aura un rôle à jouer dans cette comédie. Toi, Bourdenne, tu seras grognon, quinteux, renfrogné. A tout instant nous éclaterons l'un contre l'autre en disputes interminables, nous abreuvant d'insultes et forçant l'intrus à prendre parti pour l'un ou l'autre. (*Avec satisfaction.*) Hein? voilà déjà qui n'est pas trop mal?

THÉOPHILE et BOURDENNE. *admiratifs.* — Epatant... merveilleux...

TRINQUELEUX. — Quant à Théophile, il faudra qu'il incarne le type du garçon abruti et mal poli. Vous nous parlerez avec une grossièreté révoltante. Bien entendu, nous vous répondrons du tac au tac et ce sera, dans cet asile paisible, une tempête continuelle à laquelle je doute que l'intrus puisse résister.

THÉOPHILE, *enthousiasmé.* — Splendide ! génial !... Ah ! Monsieur Trinqueleux, comme je comprends que vous ayez du succès au théâtre.

TRINQUELEUX, *avec un peu d'amertume.* — Cela n'est pas encore arrivé, mais j'attends que le niveau des esprits se soit un peu relevé.

THÉOPHILE. — Ferme ça, ou j'y saute dedans. Eh ! purée...

TRINQUELEUX, *estomaqué.* — Hein? Vous dites?

THÉOPHILE, *riant.* — Eh ! Je m'exerce à jouer le rôle que vous m'avez donné. Faut bien que je m'habitue un peu à vous insulter...

TRINQUELEUX. — Attendez l'arrivée de l'intrus.

THÉOPHILE. — Entendu. Alors, faut enlever cette table!

TRINQUELEUX. — Le plus vite possible.

(*Théophile traîne la table au dehors et disparaît.*)

## Scène III

*Restés seuls, Bourdenne et Trinqueleux s'asseyent en soupirant devant leurs bureaux. Silence.*

BOURDENNE. — Trinqueleux...

TRINQUELEUX. — Bourdenne... mon vieux Bourdenne. Un intrus va désormais être entre nous.

BOURDENNE. — N'y pense plus, je t'en prie... et tiens, voilà qui va te changer les idées. (*Il attire à lui le panier qui repose sous la table.*) J'ai été au marché ce matin et j'ai pensé à mon vieux Trinqueleux, devine ce que je lui ai rapporté.

TRINQUELEUX, *se penchant curieusement.* — Quoi donc?

BOURDENNE, *sortant un petit saladier recouvert d'une assiette.* — J'ai découvert une jolie petite chicorée frisée et, pour manger avec, je t'ai fait des croutons frottés d'ail...

TRINQUELEUX, *épanoui.* — Frottés d'ail !... Tu as fait ça, Bourdenne... Tu as frotté des croûtons avec de l'ail que tu détestes?...

BOURDENNE. — Puisque c'était pour te faire plaisir, car tu l'adores toi?

TRINQUELEUX, *ému.* — Mon bon Bourdenne...

(*Ils se serrent la main, Trinqueleux renifle le saladier.*)

Hum ! Quel bouquet... C'est à vous donner envie d'en manger tout de suite.

BOURDENNE. — Tu n'as plus longtemps à attendre. (*Tirant sa montre.*) Midi moins cinq.

TRINQUELEUX, *riant.* — Tant mieux. Oh ! dis donc, j'y songe, si le nouveau n'aime pas l'ail, je vais l'empester... Ah ! ah ! ah !... bonne idée. Tu lui diras que j'en mange tous les jours.

BOURDENNE, *riant.* — Ah ! ah ! ah ! Il sera content de sa réception, l'animal...

TRINQUELEUX. — Le butor ..

## Scène IV

*La porte s'ouvre et le chef de bureau entre suivi de Jeanne de Kerlant, très jolie et vêtue avec goût, bien que très simplement.*

LE CHEF DE BUREAU. — Messieurs, je vous présente votre nouvelle collègue, Mlle Jeanne de Kerlant, qui remplira ici les fonctions de dactylographe (*Bourdenne et Trinqueleux se regardent avec stupeur.*) J'espère que vous lui ferez bon accueil et que vous vous efforcerez de faciliter sa tâche.

TRINQUELEUX, *ahuri et bafouillant.* — Soyez sûr que... que... nous... nous... je...

LE CHEF. — C'est bien, Monsieur Trinqueleux, fort bien. Voulez-vous installer Mademoiselle. Mais on n'a donc pas apporté sa table?... J'avais pourtant donné l'ordre...

TRINQUELEUX, *vivement.* — On ...on va l'apporter On finit d la nettoyer.

LE CHEF. — Bien. (*Fausse sortie.*) Ah ! pendant que je suis ici, voulez-vous me donner le dossier de l'affaire Chavanon, Trinqueleux?

TRINQUELEUX. — Voici

(*Il se dirige vers le casier sans cesser de regarder Jeanne de Kerlant. Il prend une liasse au hasard dans le casier et la tend au chef de bureau, toujours, sans quitter la jeune fille des yeux.*)

LE CHEF. — Merci.

(*Trinqueleux remonte Bourdenne avec lequel il parle bas avec beaucoup d'animation. Pendant ce temps, le chef de bureau vient à l'avant-scène et feuillette la liasse de papier que lui a remis Trinqueleux. On le voit ouvrir des yeux ronds.*)

LE CHEF. — Qu'est-ce que c'est que ça? Vercingétorix, tragédie en 6 actes et en vers de M. Achille Trinqueleux. Présentée à la Comédie-Française et refusée avec la mention : Complètement idiot.

TRINQUELEUX, *se précipitant.* — C'est une erreur, Monsieur, c'est une erreur.

(*Il arrache le manuscrit des mains du chef de bureau, le remet en place, et donne enfin le véritable dossier au chef.*)

LE CHEF. — Merci.

(*Il feuillette les paperasses, regarde Trinqueleux avec une visible narquoiserie et sort en haussant les épaules. — Un silence. — Puis Trinqueleux s'avance vers Jeanne.*)

## Scène V

TRINQUELEUX. — Mademoiselle, soyez la bienvenue. Mon collègue, M. Bourdenne et moi, serons heureux d'avoir une collaboratrice aussi charmante.

JEANNE. — Trop aimable, monsieur.

TRINQUELEUX. — Je vais donner l'ordre qu'on vous apporte votre table.

(*Il se dirige vers la porte. Bourdenne le rejoint.*)

BOURDENNE, *bas à Trinqueleux.* — Tu pactises déjà avec l'ennemi.

TRINQUELEUX. — Ce n'est pas un intrus... c'est une femme.

BOURDENNE. — C'est peut-être plus dangereux

Rappelle-toi la table : deux coqs vivaient en paix... une poule survint...

TRINQUELEUX. — Ne te tais donc pas des idées... *(Il appuie sur le bouton électrique placé près de la porte.)*

BOURDENNE, *s'exclamant à part.* — Puisqu'il faut défendre mon bonheur, je le défendrai.

## Scène VI

*Entre Théophile. Bourdenne, placé près de la porte lui chuchote vivement à l'oreille.)*

BOURDENNE. — N'oubliez pas le rôle qu'on vous a demandé de jouer.

THÉOPHILE, *bas.* — N'ayez pas peur.

TRINQUELEUX. — Ah ! vous voilà, Théophile, veuillez apporter la table pour mademoiselle.

THÉOPHILE, *avec insolence.* — Apporter la table? Non mais, pensez-tu, bebé, tu ne m'as pas regardé.

TRINQUELEUX. — Comment, qu'est-ce que ça signifie?

THÉOPHILE. — Ça signifie que vous me rasez, vous et vos ordres et que vous pouvez bien aller chercher la table vous-même.

TRINQUELEUX, *avec colère.* — Celle-là est forte, je vais vous apprendre la politesse.

THÉOPHILE, *ricanant.* — Ah ! la la... Tenez, vous me faites suer, tête à gifles, fourneau, guignol...

TRINQUELEUX, *éclatant.* — Théophile, je vais...

THÉOPHILE. — Et puis assez comme ça... je n'ai que faire d'écouter vos balivernes.

*(Il sort en faisant claquer la porte.)*

## Scène VII

TRINQUELEUX, *furieux.* — Cela ne peut se passer ainsi, je vais, de ce pas, me plaindre au chef de bureau.

BOURDENNE, *l'arrêtant, bas.* — Tu sais bien que c'était entendu comme ça... pour dégoûter l'intrus...

TRINQUELEUX. — Théophile est un idiot... il aurait dû comprendre...

JEANNE. — Alors, Monsieur, voulez-vous m'indiquer où se trouve ma table et j'irai moi-même la chercher.

TRINQUELEUX. — Je ne permettrais pas cela, je vais vous l'apporter.

*(Il sort.)*

## Scène VIII

JEANNE. — Il est très aimable, M. Trinqueleux...

BOURDENNE. — Il est heu...

JEANNE, *allant à la fenêtre.* — Oh ! les beaux arbres... C'est un vestige des grands jardins de quelque vieil hôtel?...

BOURDENNE. — Je n'en sais rien, en tous cas, ça donne une humidité et des rhumatismes... aussi nous n'ouvrons jamais la fenêtre.

*(Trinqueleux rentre poussant la table.)*

JEANNE. — Oh ! je vous demanderai de l'ouvrir quelquefois.

TRINQUELEUX. — Quoi donc?

JEANNE. — La fenêtre.

TRINQUELEUX, *se précipitant.* — Mais tout de suite si vous voulez

*(Il ouvre avec la fenêtre tandis que Bourdenne a un haussement d'épaules.)*

JEANNE. — Merci, Monsieur. Pourrais-je avoir [illegible] machine?

TRINQUELEUX. — Ah ! c'est vrai votre machine... Je [illegible] apporter mais cela n'est pas nécessaire immédiatement, car il est midi, c'est-à-dire l'heure d'aller déjeuner.

JEANNE, *tirant sa montre.* — C'est vrai, déjà midi... A ce propos, monsieur, je vous demanderai de bien vouloir m'indiquer votre restaurant.

BOURDENNE. — Mais nous...

TRINQUELEUX, *lui coupant la parole.* — Avec plaisir, Mademoiselle.

JEANNE. — Je ne connais pas le quartier, j'ai bien ici une collègue de connaissance, mais elle prend ses repas dans son bureau... Je vous avoue que je trouve ça un peu répugnant et je suis sûre que cela vous séduirait médiocrement de rester toute la journée dans une atmosphère parfumée au ragout.

TRINQUELEUX. — Certes !...

JEANNE, *riant.* — Et ceux qui font la cuisine à l'ail... dites, Monsieur Trinqueleux...

TRINQUELEUX, *qui rit jaune.* — Ne m'y faites pas penser, Mademoiselle.

JEANNE, *se penchant à la fenêtre.* — Je suis contente que ce bureau donne sur ce vieux jardin. Il me semblera que je suis moins dépaysée... Ma pauvre Bretagne, comme elle est loin !...

TRINQUELEUX. — Vous êtes de la Bretagne, Mademoiselle... C'est un bien beau pays...

JEANNE. — Très beau... ou du moins je le trouve tel parce que c'est le mien.

TRINQUELEUX. — Et vous n'êtes pas effrayée à l'idée de vivre désormais à Paris enfermée dans un bureau?

JEANNE. — Mais non, je suis très courageuse... D'ailleurs, il le faut... Nous sommes si nombreuses aujourd'hui qui cherchons à gagner notre vie... Un jour on est riche, et le lendemain, il faut se préoccuper de trouver le pain quotidien. Bah ! c'est la vie !... je suis philosophe...

TRINQUELEUX, *galant.* — Un joli philosophe.

JEANNE, *riant.* — Merci. (*Changeant de ton et revenant à la fenêtre.*) Mais ce jardin s'étend encore plus loin que je ne croyais... Voyez, par-dessus le gros mur gris.

TRINQUELEUX, *précieux.* — Oui, il y a une véritable perspective de parc seizième.

## Scène IX

*Entre Théophile. Il cligne de l'œil d'un air malin' puis s'écrie :*

THÉOPHILE. — Eh ! la petite dame, il y a le singe qui vous demande.

JEANNE. — Le singe?...

TRINQUELEUX, *exaspéré.* — Oh ! ces expressions!... Il veut dire le chef de bureau...

JEANNE, *riant.* — Ah ! bien... j'y vais... Vous m'attendez, Messieurs, nous sortirons ensemble.

*(Elle sort.)*

## Scène X

*A peine a-t-elle disparu que Trinqueleux se précipite sur Théophile.*

THÉOPHILE, *joyeux.* — Eh bien, ça a marché? J'ai rempli consciencieusement mon rôle?

TRINQUELEUX. — Vous êtes un cuistre, un âne, une cruche, un imbécile, un...

THÉOPHILE, *abruti.* — Mais...

BOURDENNE. — Puisqu'on lui avait demandé de...

TRINQUELEUX. — D'être grossier au cas où ce serait un intrus... mais avec cette charmante jeune fille, il aurait dû comprendre.

THÉOPHILE. — Mais M. Bourdenne lui-même m'a dit tout à l'heure...

BOURDENNE, *vivement.* — Chut...

TRINQUELEUX. — Vous ne comprenez jamais rien... En tous cas, n'est-ce pas, il est bien entendu que c'est fini maintenant... Occupez-vous tout de suite de trouver la machine de Mlle de Kerlant et apportez-la ici... Faites-moi aussi le plaisir de lui donner une chaise un peu plus convenable que celle-ci. (*Tout en parlant, il rapproche la petite table de son bureau.*) Allez maintenant...

*(Théophile hésite, paraît vouloir lui parler, puis il haussé les épaules et sort.)*

## Scène XI

*Trinqueleux arrange amoureusement la petite table de Jeanne, y dispose des papiers, un encrier, puis rapproche son propre bureau. Bourdenne le regarde faire d'un air de grande commisération, puis il pousse un soupir retentissant.*

TRINQUELEUX, *sursautant.* — Hein! Qu'est-ce que tu as?

BOURDENNE, *détaché.* — Moi? Heu... Rien...

TRINQUELEUX, *joyeusement.* — Tu vois tout de même comme tout s'arrange dans la vie... Nous qui redoutions si fort la présence de cet intrus ..

BOURDENNE. — Eh bien?

TRINQUELEUX. — Eh bien, au lieu d'un gêneur quelconque, nous avons la fortune de voir arriver une jeune fille jolie, fine, distinguée, charmante.

BOURDENNE. — Et allez donc... Es-tu sûr de ne pas oublier quelque chose? Vrai, la conquête a été rapide, et je ne me doutais pas que ce serait aussi vite fait.

TRINQUELEUX. — Que veux-tu dire? Je ne comprends pas.

BOURDENNE. — Mais si, mais si, tu me comprends très bien. On n'a pas vécu dix-huit ans ensemble, sans se comprendre à demi-mot.

TRINQUELEUX. — Permets-moi alors de trouver que...

BOURDONNE. — Rien... Ne trouve rien... il n'y a rien à trouver... rien à faire et cela me désole...

TRINQUELEUX. — Mais...

BOURDENNE. — Oh ! je ne t'en veux pas... seulement, je sens bien que désormais notre vie va être transformée... Mais si, mais si, ne proteste pas... je ne puis dire encore comment, mais je sais que, là, en un quart d'heure, tout un monde de choses, lentement échafaudées en dix-huit années s'est écroulé... Nos bureaux vont changer de place... (*Montrant le bureau de Trinqueleux rapproché de la petite table de Jeanne.*) Tu vois... c'est déjà fait... Oh ! Trinqueleux !... déjà !... Ne rougis pas, mon pauvre vieux... et la fenêtre est ouverte... L'intr... La jeune fille a découvert un beau jardin... un beau vieux jardin... Tu le traitais jadis de cour humide, et tout à l'heure tu as dit que c'était un coin de parc seizième...

TRINQUELEUX. — Non, j'ai dit de parc ancien.

BOURDENNE. — Tu as dit de parc ancien... comme un dandy... et puis tu as tout de suite marché pour le restaurant et tu as donné un coup de pied sous la table à notre panier à provisions, au risque de casser la bouteille et de répandre le vin sur nos... sur tes croutons à l'ail... et tu n'avais qu'une crainte, c'était que je lui avoue que nous prenons nos repas ici, dans notre bureau... Et tout cela, vois-tu, Trinqueleux, me fait une peine... une peine !... C'est un peu pour moi comme... comme si j'étais mis à la retraite.

TRINQUELEUX, *ému.* — Mais mon pauvre vieux... je te jure...

BOURDENNE. — Oui... oui... je comprends... il n'y a pas de ta faute, et je sais que tu as, au fond, un peu de remords et que je suis encore ton vieux Bourdenne... Chut ! la voilà.

*(Entre Jeanne de Kerlant.)*

## Scène XII

JEANNE. — On vient de me demander si je me trouvais bien ici. J'ai répondu que j'étais ravie... et cela a paru satisfaire le chef de bureau qui souhaitait voir l'un de vous à mon sujet.

TRINQUELEUX. — A votre sujet?

JEANNE, *riant.* — Mais oui, il paraît que ce matin, vous n'étiez pas enchantés de me voir partager votre bureau.

TRINQUELEUX. — Oh ! Mademoiselle, c'est un malentendu. (*A Bourdenne.*) Veux-tu aller dire au chef que tout est arrangé et qu'il veuille bien oublier les paroles que nous avons échangées ce matin?

BOURDENNE. — C'est que... (*Changeant brusquement de ton.*) Soit... j'y vais... (*Il se lève.*) Ne dites pas trop de mal de moi en mon absence.

JEANNE. — Quelle idée, par exemple...

TRINQUELEUX, *avec reproche.* — Oh ! Bourdenne...

BOURDENNE, *sur le pas de la porte.* — Je sais... je sais...

*(Il sort.)*

## Scène XIII

JEANNE. — Quel drôle d'homme que M. Bourdenne !

TRINQUELEUX, *avec énergie.* — C'est un très brave homme.

JEANNE. — J'en suis convaincue, mais accordez-moi tout de même qu'il est un peu original.

TRINQUELEUX. — Il est très bon.

JEANNE. — Oh ! comme vous le défendez... C'est très bien cela... D'ailleurs, je crois en effet, M. Bourdenne très intelligent.

TRINQUELEUX. — Oui... il n'est pas sot...

JEANNE. — Il est très coté ici, sans doute, car le chef m'en a parlé en termes chaleureux et paraît le tenir en très haute estime.

TRINQUELEUX. — Oh ! vous savez, il n'y a pas que Bourdenne que l'on tient ici en haute estime.

JEANNE. — C'est entendu, mais je crois que lui est proposé pour sous-chef...

TRINQUELEUX. — C'est qu'il est le plus vieux... de beaucoup... Enfin, je puis bien vous avouer que c'est un peu à moi qu'il doit son avancement.

JEANNE. — Comment cela?

TRINQUELEUX. — Je lui ai toujours mâché la besogne, et la plupart de ses rapports ont été mis au point par moi-même.

JEANNE. — Mes compliments : vous êtes un bon ami.

TRINQUELEUX. — J'aime à rendre service, surtout à ce pauvre Bourdenne qui n'est pas... qui est un peu... enfin... c'est un très brave homme.

JEANNE. — Oui, oui, je comprends.

*(Entre Bourdenne.)*

## Scène XIV

JEANNE, *s'asseyant devant sa table.* — Alors, c'est ici que je me mettrais?

TRINQUELEUX. — Si vous voulez bien, Mademoiselle

JEANNE. — Tiens, qu'est-ce que c'est que cela?

*(Elle montre le panier à provisions dissimulé sous la table.)*

TRINQUELEUX, *désespéré.* — Heu... ce n'est... c'est...

BOURDENNE, *résolument.* — Ça, c'est à moi... C'est mon panier à provisions, car je déjeune ici, moi, dans ce bureau, moi.

JEANNE. — Mais c'est votre droit, Monsieur. *(Reniflant.)* Hum ! quelle odeur !...

BOURDENNE. — C'est de l'ail, que voulez-vous, je suis un vieux maniaque... j'aime l'ail... Aussi je vous prie d'aller déjeuner sans moi au restaurant.

*(Jeanne se lève et met son chapeau, pendant ce temps, Trinqueleux s'approche de Bourdenne et lui dit à voix basse.)*

TRINQUELEUX. — Oh ! Bourdenne, Bourdenne, je te remercie, je n'oublierai jamais ce que tu viens de faire là.

BOURDENNE. — Chut ! Chut ! Va déjeuner avec ta dactylographe et laisse-moi seul avec mon ail.

TRINQUELEUX. — Tu ne vas pas le manger?

BOURDENNE. — Si.

TRINQUELEUX. — Mais, malheureux, tu le détestes...

BOURDENNE. — Je le mangerai tout de même.

JEANNE. — Venez-vous, Monsieur Trinqueleux, je suis prête.

TRINQUELEUX. — Voilà, mademoiselle, je suis à vos ordres.

*(Jeanne regarde Bourdenne qui déballe ses provisions, puis elle chuchote à l'oreille de Trinqueleux.)*

JEANNE. — C'est un très brave homme, c'est entendu, mais il est un peu dégoûtant avec son ail votre ami Bourdenne

TRINQUELEUX. — On... on s'y fait.

JEANNE. — Est-ce qu'on ne pourrait pas s'arranger pour le faire mettre dans un autre bureau?

TRINQUELEUX. — Bourdenne dans un autre bureau ! ! !

JEANNE. — C'est que, vraiment, cette odeur...

TRINQUELEUX. — Je ne dis pas... mais...

JEANNE. — Vous devez avoir assez d'influence sur vos chefs pour...

TRINQUELEUX. — C'est entendu, je verrai demain le chef et je lui parlerai.

*(Ils sortent.)*

## Scène XV

*Resté seul, Bourdenne regarde mélancoliquement la porte qui vient de se refermer, puis il finit d'installer son couvert sur son bureau et va commencer à manger, quand apparaît Théophile.*

THÉOPHILE. — Vous déjeunez seul, Monsieur Bourdenne?

BOURDENNE, *tristement.* — Eh oui... Vous le voyez...

THÉOPHILE. — Comme vous avez l'air triste !... Vous avez des chagrins?

BOURDENNE. — Oui... j'ai perdu quelqu'un.

THÉOPHILE. — Un parent?

BOURDENNE. — Non... Un ami... mon ami... Trinqueleux...

THÉOPHILE. — Vous vous êtes fâchés?

BOURDENNE. — Cela ne serait rien, car nous aurions pu nous raccommoder... On me l'a pris... Il est perdu... bien perdu pour moi... Et me voilà seul devant les croutons à l'ail que je lui avais préparés ce matin avec tant de joie...

THÉOPHILE. — Mais je croyais que vous n'aimiez pas l'ail?

BOURDENNE. — C'est vrai, je le déteste, mais il faut que la jeune fille (*Avec haine.*) l'intruse, croie que c'est moi qui en mange, il ne faut pas qu'elle voie Trinqueleux ridicule... car il est pincé, et il souffrirait.

THÉOPHILE, *avec admiration.* — Quel ami vous faites, monsieur Bourdenne ! Mais je ne vois pas pour quoi vous ne jetez pas cet ail que vous détestez... Pourquoi vous faire du mal en le mangeant?

BOURDENNE, *noblement.* — Parce qu'il ne faut pas faire un sacrifice à moitié.

THÉOPHILE. — C'est beau ce que vous faites-là, Monsieur Bourdenne... Mais, vrai, ça me fend le cœur de vous voir si triste... Tenez, voulez-vous que je vous aide à les manger ces croutons à l'ail?

BOURDENNE, *se levant très ému.* — Vous... vous... feriez cela, Théophile. Vous consentiriez?...

THÉOPHILE, *s'asseyant.* — C'est que, je vais vous dire, Monsieur Bourdenne... je les adore, moi, les croutons à l'ail.

*Rideau.*

prochaine de *Match de Boxe*, dans *Le Monde illustré*, nous avons revécu ensemble tout cet été rempli de bons souvenirs.

C'était chez Marcel Prévost, où nous étions venus terminer la pièce que nous tirons de cet admirable roman les *Anges gardiens* et que Abel Deval, l'érudit et spirituel directeur de l'Athénée, a retenu pour la Comédie-Marigny, où il la montera la saison prochaine.

Le célèbre écrivain venait de nous dire, à ce sujet, quelques instant avant, des choses qui nous avaient été particulièrement agréables. D'autre part, nous étions contents des trois actes que la grande artiste Cora Laparcerie et notre ami Robert Trébor, fin lettré et directeur avisé vont nous monter la saison prochaine à la Renaissance, et, tout en nous félicitant des résultats obtenus par notre travail commun, nous trouvions un plaisir réel à remuer un peu le passé, à revivre les premières heures de notre collaboration.

Nous pensions avec émotion aux artistes qui ont si vaillamment, si fidèlement défendu cette première œuvre, à l'exquise Andrée Pascal, à Lacroix, si élégant, à Maud Gipsy, d'une drôlerie si spirituelle, à Rivers, à Mendaille, à tous les autres.

Nous allions lentement dans le beau parc du château de Laroche où les arbres centenaires font une ombre fraîche et profonde comme la nuit, nous allions en faisant des projets pour l'avenir, de beaux projets comme on en fait toujours dans la vie, mais malgré nous, la conversation revenait à de Max, à l'enthousiasme que provoque toujours en nous le noble génie de l'illustre tragédien, à *Match de Boxe*, et je suis sûr que pendant les minutes de silence, Frappa songeait comme moi à ce lourd après-midi de juillet où le hasard béni que je remercie ardemment chaque jour, nous fit rencontrer pour arriver en quelques instants d'une conversation banale à une collaboration étroite que des circonstances favorables et une sympathie grandissante devait vite rendre définitive et si affectueusement amicale.

## L'INTRUS

Je suis particulièrement heureux de pouvoir dire ici tout le bien que je pense de Marcel Fabre, et je n'ai qu'un regret, c'est d'avoir si peu de place pour cela.

On sait que l' « Intrus » ouvrait le spectacle des Variétés durant les représentations de « Match de Boxe », ce petit acte pour lequel la presse a bien voulu se montrer particulièrement élogieuse, a été chaleureusement accueilli. Marcel Fabre y a mis ses remarquables qualités d'observation et de comique attendri qui sont les deux marques caractéristiques de son talent. Il est certain que nous aurons l'occasion d'applaudir un jour prochain une œuvre plus importante où sa personnalité pourra s'affirmer avec plus de force, mais je suis à peu près sûr qu'il gardera toujours une préférence secrète pour cette courte pièce qui résume si bien son tempérament d'écrivain.

Car Marcel Fabre est surtout, jusqu'à présent tout au moins, un écrivain délicieux. Il a écrit quelques romans pour la jeunesse qui sont de véritables petits chef-d'œuvres du genre. Nouveau Jules Verne, il a su trouver une formule neuve et ingénieuse pour instruire tout en sachant les distraire, les adolescents, et son esprit souple et infiniment varié, a su, d'autre part, montrer dans des romans historiques des qualités d'originalité, d'imagination fertile, d'évocations puissante et colorée qui en ont fait des œuvres d'une valeur littéraire incontestable.

Certes, Marcel Fabre a le plus brillant avenir littéraire que puisse rêver un auteur jeune, mais, ce que j'aime encore le plus en lui, c'est l'ami sûr, délicat, charmant, qui sait allier à un esprit inépuisable, un cœur exquis. Et je sais que tous ceux qui connaissent ce grand garçon robuste, d'un esprit si fin et si cultivé, éprouvent pour lui une sympathie égale, et son éditeur m'affirmait un jour qu'il en était de même des gens qui lisent ses œuvres, ce qui prouve que tou jours chez un écrivain comme Marcel Fabre, les unes sont le fidèle et excellent reflet de l'autre.

Henry DUPUY-MAZUEL.

## OPINION DE LA PRESSE

*Du Figaro* :

*Match de Boxe* a obtenu hier au soir, aux Variétés un vif succès. La pièce de MM. Jean-José Frappa et Henry Dupuy-Mazuel est fort agréable, en effet. C'est une comédie légère où les auteurs ont habilement dosé les éléments constitutif du genre et qui nous émut tour à tour et nous égaya. Elle contient des effets que les auteurs ont voulus gros ; d'autres effets d'un comique plus délicat. Les personnages y savent à l'occasion s'attendrir et nous attendrir. Même, il y a au second acte, une scène très dramatique, qui parut faire sur le public une assez forte impression.

Elle abonde en mots amusants, en remarques d'une observation toujours fine et souvent profonde. Etude de milieu, elle ne craint pas, par instants, de se transformer en satire.

*De Comœdia* :

La pièce est ingénieuse, habilement, très habilement construite, sans longueurs, imprévue, nouvelle, amusante. » (G. de Pamlowski).

*Du Petit Journal* :

On a beaucoup ri à ce nouveau spectacle des Variétés ; on y rira longtemps et on continuera à s'attendrir aux généreux sentiments que traduit avec maîtrise M. de Max en ce « *Match de boxe* » qui mêle la boufonnerie et l'argot aux plus séduisantes délicatesses.

*Du Petit Parisien* :

Cette comédie contient des scènes savoureuses, les traits les plus piquants, des mots souvent très fins et, parfois même assez vifs ; de l'esprit, de l'intrigue, du mouvement et même une situation fort dramatique. Le succès a été très grand. F. F.

*De l'Intransigeant* :

La grande pièce est une comédie en trois actes de MM. Jean-José Frappa et Henry Dupuy-Mazuel, déjà nommé. Elle s'intitule *Match de boxe*. Par leur note qu'ont publiée les courriers des théâtres, nous savons que les auteurs eurent l'idée de composer cet ouvrage en assistant à la fameuse rencontre de Dieppe. Ils virent Klaus triompher de Carpentier et, surmontant leur douleur patriotique, ils décidèrent de porter sur la scène le monde des boxeurs. Conçue dans les premiers jours de juillet, leur comédie fut jouée à la fin d'août. C'est un record. Il prouve les qualités sportives des deux auteurs qui s'intéressent au développement de l'énergie.

Il ne me déplait pas que des dramaturges soient ainsi curieux de l'actualité. .. Jean-José Frappa, qui est le rédacteur en chef du *Monde Illustré*, est nécessairement, à l'affût de toutes les nouveautés qui peuvent séduire le public. Ce souci de journaliste n'est point contraire à l'art dramatique. Nous sommes heureux de retrouver dans nos chefs-d'œuvre classiques le souvenir d'événements qui furent d'actualité. C'est ainsi qu'il est question dans l'*Ecole des Maris*, de l'édit qu'avait promulgué Louis XIV pour restreindre le luxe des femmes et, dans *le Malade Imaginaire*, la petite Louison cite les contes de Perrault et les fables de La Fontaine. Le docteur Diafoirus et son fils Thomas ne parlent-ils pas de la théorie que les savants soutiennent sur la circulation du sang? En écrivant *les Précieuses Ridicules*, Molière n'a-t-il pas composé une pièce d'actualité?

NOZIÈRE.

*Du Journal* :

Donner une première représentation en plein été semble un paradoxe de directeur, dans le monde des théâtres. Il est vrai que cette année, l'été... Et puis la pièce nouvelle des Variétés porte un titre des plus alléchants, par ce temps où le sport fait fureur : *Match de boxe*. Et puis encore, cette pièce est signée par deux auteurs, dont l'un, M. Jean-José Frappa, n'en est plus à compter les succès. Aussi convient-il de dire tout de suite que *Match de boxe* est bien venu à son heure pour recueillir d'un public qui s'est vivement intéressé aux situations tour à tour gaies, pittoresques, émouvantes, poignantes même, dont cette œuvre fourmille.

*De l'Illustration* :

Les vacances théâtrales sont de courte durée. Les Variétés ont réouvert leurs portes, sous une direction d'été, pour jouer une comédie en trois actes de MM. Jean-José Frappa et Henry Dupuy-Mazuel, *Match de boxe*, qui a obtenu un fort appréciable succès.

*Match de boxe* n'est pas, en dépit de son titre, une pièce sur la boxe, mais plûtôt une comédie faite d'une piquante observation des caractères et des milieux, et où sont adroitement dosés l'émotion la plus délicate et l'esprit, parfois le plus risqué ; seulement l'action évolue dans un monde de sportsmen et de boxeurs et l'intrigue y est ingénieusement associée aux péripéties d'un match de boxe dont se déroulent sur la scène tous les préparatifs. Une troupe dont on peut louer les titulaires des trois ou quatre principaux rôles, en mettant hors de pair M. de Max, interprète cette agréable comédie.

*De l'Information* (V. Paul Duprey) :

Le plat de résistance *Match de Boxe* est signé Jean-José Frappa et Henry Dupuy Mazuel. C'est une comédie en trois actes assez ingénieuse, amusante et rapide. C'est une pièce bien faite, ce qui n'est pas nécessairement un éloge. Le meilleur qu'on en puisse dire c'est qu'elle contient des épisodes et des solutions assez imprévues — c'est-à-dire qui ont étonné le spectateur sans le déconcerter.

*Du Siècle* : (Camille Le Senne) :

Honneur au courage heureux ! (Pourquoi son frère déveinard, le courage malheureux, serait-il privilégié?) M. Jean-José Frappa qui, jeune encore, a déjà un vieux bagage — je ne dis pas un bagage de vieux — et son collaborateur M. Henri Dupuy-Mazuel, coauteur d'une certaine *Alerte* qui n'a pas laissé de mauvais souvenirs, ont battu la générale au milieu du mois d'août, contrairement à toutes les traditions, et ils ne l'ont pas battue dans le vide : des applaudissements chaleureux ont répondu à leurs roulements de tambour.

# JUBOL
## RÉÉDUQUE L'INTESTI

Le JUBOL forme éponge dans l'intestin, prenant 16 fois son volume d'eau. Il supplée au fonctionnement insuffisant des glandes intestinales parésiées et a une action excitomotrice sur la tunique musculaire de l'intestin.

La muqueuse de l'intestin est aussi sensible que celle de l'œil. La moindre poussière irrite celle-ci et cause de la conjonctivite.

De même, tout purgatif irrite la muqueuse de l'intestin et provoque de l'entérite.

Évitez le purgatif, ce " danger social ", comme a dit un professeur éminent, et **jubolisez** votre intestin, certain d'agir naturellement, car le JUBOL ne contient qu'une substance inerte qui foisonne et rééduque la paroi endormie de l'intestin, ainsi que les sucs des glandes digestives et les extraits biliaires, qui sont toujours en déficit chez le constipé.

**Purger** *équivaut à* **passer l'intestin au papier de verre.**
*Le* **juboliser** *consiste à lui faire* **un massage doux, prolongé et persuasif.**

Constipati
Entérite,
Étourdisse
Hémorroï
Aigreurs,
Ballonnen
du
Glaires, M
Dyspepsie
Sommeil
Insomnies
Langue ch

Fatigue et T
Haleine m
Teint jaun
Clous
Boutons à

Communication
des Sciences (28
Communication
de Méde
(21 Décembr

*— Avec ceci, chère Madame, non seulement vous régulariserez votre intestin, mais vous obtiendrez le plus joli teint du monde...*

## La Toilette de l'Intestin

Ainsi que le vice et la vertu, ainsi, d'ailleurs, que toutes les choses humaines, les pires misères ont leurs degrés.

Il n'est point d'infirmités absolues, et la gamme de leurs nuances est, pour ainsi dire, indéfinie. La constipation elle-même (sauf votre respect) — ce n'est pas le moindre des innombrables maux qui affligent l'humanité — n'échappe pas à la loi.

Elle peut être d'une intensité telle, qu'elle ne laisse à sa victime ni espoir, ni répit ; elle confine alors à l'obstruction intestinale et la mort risque de s'ensuivre. Le plus souvent, elle comporte des atténuations, des accalmies, voire des débâcles libératrices, dont l'importance varie d'individu à individu. Parfois, enfin, elle affecte une forme sournoise, torpide, et, pour ainsi parler, inappréciable.

C'est qu'il ne suffit pas que l'exonération intestinale soit régulière et spontanée. Il faut encore qu'elle soit définitive ; il faut que le tube digestif se dégorge complètement et qu'il ne reste plus trace de résidus putrides dans les anfractuosités de la muqueuse.

C'est précisément à la rétention d'un tel reliquat que sont dus les troubles de ceux qu'on serait tenté d'appeler les « demi-constipés », — comme l'on dit les : « demi-fous ». — Leur cheminée est mal ramonée ! Troubles bénins, sans doute, au début, mais qui vont en s'aggravant peu à peu, par suite de la répétition des mêmes causes, au fur et à mesure que la couche de suie s'épaissit. Il finit par arriver un jour où les poisons intestinaux refluant en masse dans le torrent circulatoire, c'est l'auto-intoxication dans toute son horreur.

Voilà pourquoi tant de braves gens, obéissant à je ne sais quel vague instinct de conservation, n'attendent pas d'être constipés pour s'administrer préventivement, chaque jour que Dieu donne, avant de se mettre au lit, leur petite pastille ou pilule purgative.

Dangereuse habitude s'il en fut, car on sait — ou l'on devrait savoir — ce que réserve à l'intestin l'abus de purgatifs !

On s'imagine volontiers que
est fait uniquement pour les c
C'est une erreur : le Jubol convi
bien à ceux qui sont en route
devenir. Songez plutôt qu'il est
d'extraits biliaires, des principes
sécrétions de toutes les glandes d
et d'agar-agar ; précisément tout
faut pour digérer tout ce qu'il peu
dans les coins d'excrémentitiel, pou
l'intestin du péché de paresse et po
villonner en douceur.

Point n'est besoin d'être const
se juboliser périodiquement
comme disent les médecins, ne fû
pendant quelques jours, chaq
Est-ce que vous attendez qu'elle
totalement incrustées de tartre p
brosser les dents? Simple questio
lette interne et d'hygiène défensi

Docteur D.

N.B. — On trouve le Jubol dans toute
pharmacies et aux Établissements Chate
vard Pereire, 207, Paris. — La boîte, franc
les 6 boîtes (cure intégrale), franco, 27 fra
ger, franco, 5 fr. 50 et 30 francs.

Paris. — Imprimerie E. Desfossés, 13, quai Voltaire.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2611
R328M3

Frappa, Jean José
Match de boxe

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 17 21 01 029 3